

LIVRES



Lettres québécoises Page D 3
 La chronique
 de Robert Lalonde Page B 4
 Le feuilleton Page D 5
 Essais québécois Page D 6
 Poésie Page D 6
 Essais étrangers Page D 8
 Littérature fantastique Page D 10
 La vie littéraire Page D 11
 Essai économique Page D 12

Laurent Chabin

Entre l'honneur et la nécessité

Écrire pour offrir des textes littéraires de qualité aux jeunes

GISÈLE DESROCHES

Une vraie tête d'Ibère d'Astérix en Hispanie. Un regard intense qui se cache un peu derrière tout ça: queue de cheval et longs favoris noirs, moustache en sus.

Une tête rare. Pas du tout une tête à écrire des contes de fées! Avec un cache-œil, il ferait un pirate très crédible. Il se trouvait une tête banale, avoue-t-il, quelconque. Alors il s'est laissé pousser du caractère. À voir les filles affluer à sa table du stand HMH du Salon du livre où il signait *L'Assassin impossible*, collection «Atout policier», on voit tout de suite que ça réussit. Il y en a même une qui veut lui faire signer un livre dont il n'est pas l'auteur. «*Ça ne fait rien*, riposte-t-elle devant ses protestations, *ça ne me dérange pas!*» Une allure de Corse ou je ne sais quoi. Je ne suis jamais allée en Corse. J'imagine seulement.

Lorsqu'il me dit qu'il vient du Berry, en France, et qu'il n'a rien trouvé là pour le retenir, je le crois sur parole. Il a vécu trois ans à Madrid (qu'est-ce que je disais! Un Ibère!), trois ans encore au Pays basque avec sa compagne, et ils rêvaient d'y demeurer longtemps. Je n'ai pas été surprise: il a une personnalité qui colle au Pays basque. «*Les gens là-bas sont fiers, fiables et peu bavards.*» Mais Calgary! Il n'a vraiment rien du cow-boy! Comment a-t-il pu atterrir à Calgary? Aucune attirance pour le Stampede ou le style western. Pas plus attiré qu'il le faut par les gens. Un peu sauvage, se dit-il. Il a peu d'amis. N'aime pas fréquenter les Français à l'étranger et ne parle pas bien anglais. Les grands espaces? Peut-être, mais il vit en ville. Alors, quoi? Un vieux rêve secret que sa compagne dévoile un jour. Il a le même: le Canada. Qu'est-ce qu'on rêve du Canada dans les vieux pays!

On envoie des c.v. Et la première offre de travail vient d'une école francophone de Calgary: un poste d'enseignement pour la compagnie. Lui? Il suivra, ainsi que les deux garçons. Il écrira. Il rêve d'écrire. Il écrit déjà, d'ailleurs. Pas de réponse du côté français aux manuscrits envoyés. Lui qui a bossé dans le commerce des métaux après avoir terminé des études en cinéma, transigé avec les industriels japonais alors qu'il avait la tête rasée, appris l'arabe comme ça, juste pour le plaisir, échangé ses services contre des cours de peinture, le voilà devant son ordinateur au Canada, bien décidé à devenir écrivain.

Pour une petite fille

Son premier texte écrit ici est pour une petite Torontoise de huit ans, atteinte de leucémie. Elle aurait aimé être une fée. Cela a donné *Une Vie de fée*, une série de contes ayant pour héroïne une petite fée enfant. L'un d'eux, *Le Roi mouillé*, inspiré des *Mille et Une Nuits*, raconte l'histoire d'un roi qui faisait pipi au lit et qui, pour ne pas révéler son terrible secret, faisait couper la tête de sa femme tous les matins. Délicieux! La petite fille est en rémission.

VOIR PAGE D 2: CHABIN

«Il me vient un rêve, une idée, et j'ai envie de l'offrir»

Célébration des SENS

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
 LE DEVOIR

C'était cette année, dans le brouhaha d'un salon du livre. Assis à une table, Rober Racine accueillait les gens. Un homme s'est approché, a pointé la couverture de son livre, lui a signifié d'emblée qu'il ne le connaissait ni d'Eve ni d'Adam, n'avait même jamais lu une seule de ses lignes, mais que cette photo de première page lui disait beaucoup. Une photo d'Ernst Haas, intitulée *White Sands*, prise au Nouveau-Mexique, en plein désert, où de lumineux rayons de soleil percent vers le sol, tout droit sortis d'un ciel obscur et dense.

«*Chez nous, en Bretagne, on appelle ce phénomène naturel "Téehelle de Jacob", lui confia l'homme. C'est un moment rare, une vision fugace, la rencontre entre le ciel et la terre.*» Ce passant n'en avait pas la moindre idée, mais il venait en quelques mots de discerner l'essence du livre. Et de combler l'auteur, qui s'abreuve de ces entretiens imprévus et y puise en quelque sorte son inspiration. «*Ma vie est faite de rencontres, je n'arrête pas de le dire, mais c'est simplement ça. Des rencontres qui viennent à moi, que je saisis à chaque fois et qui nourrissent mes créations.*»

Ce deuxième roman, qui arrive cinq ans après *Le Mal de Vienne*, relate le périple d'Odile, astronome, partie rejoindre une précieuse amie, Marie, dans l'immensité lumineuse du désert du Nouveau-Mexique. Rejoignons-nous au *Lightning Field* pour célébrer mes 40 ans, lui avait lancé l'amie, précisant la date du rendez-vous. Déjà abattue par la perte d'un bébé, par le départ abrupt du père de l'enfant, également troublée par l'absence de cette amie qu'elle n'a pas vue depuis trois ans, Odile quitte Montréal et entreprend une tournée qui la mènera à Albuquerque, Acoma, Quemado et Alamogordo. «*Une semaine. Le temps d'un flirt, une initiation; une nouvelle vie.*»

VOIR PAGE D 2: RACINE

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

C'est inscrit en l'auteur, Rober Racine, et en ses personnages. Peut-être même en nous aussi. C'est le cœur de Là-bas, tout près, son deuxième roman: dans la lumière éclatante et le silence du désert, dans le *Lightning Field*, cette œuvre d'art fondue à la nature, une astronome cherche une géologue. Atmosphère propice à la célébration de tous les sens, odeur de mystère en sus, il y aura un rendez-vous manqué mais la plus réussie des rencontres entre le ciel et la terre.



DM DIFFUSION
 MULTIMEDIA
<http://www.diffim.com>

des aventures multimédia
 excitantes

PIRATES! PIRATES!

- Un jeu interactif pour les 9 ans et + dans un univers 3D fascinant;
- des énigmes et des histoires captivantes sur la piraterie et les Antilles;
- une époque passionnante où l'audace, le courage et la soif de l'or habitaient des milliers d'aventuriers;
- un jeu original et amusant pour découvrir l'île-aux-trésors.

rég. 44,95 \$

37,95 \$

LES GALAXIENS

Bande dessinée interactive

- 20 activités ludo-éducatives passionnantes, hilarantes;
- 50 séquences de bande dessinée vidéo.

Version trilingue avec sous-titrage (français, anglais, allemand). Dialogue et sous-titres dans les langues de votre choix. 2 niveaux de difficulté.



Prix spéciaux en
 vigueur jusqu'au
 31 décembre 1998



rég. 39,95 \$

29,95 \$

disponible dans toutes les bonnes librairies

LIVRES

CHABIN

Seul écrivain jeunesse pour les «Calgaréens» francophones

SUITE DE LA PAGE D 1

Devant la difficulté de se faire éditer, il décide de faire un roman jeunesse «qui marche». Sa recette? Aucune hésitation: «C'est simple: une histoire réaliste, avec de l'aventure, du suspense.» Ça donne *Le Peuple fantôme*, que publie Boréal en 1996. Et qui «marche» bien. Une histoire de voyage au centre de la Terre, à la Jules Verne. Bien réussi comme plat d'entrée et empreint de mystère. Presque en même temps, Michel Quintin édite *Une Vie de fée*, qui sera finaliste au prix Christie l'année suivante, sera adapté et joué au théâtre lors d'une tournée dans les écoles de Calgary. Et Boréal publie *Le Réveur polaire*, son troisième livre, un texte qui lui ressemble plus. C'est une aventure fantastique ayant pour cadre les explorations de Roald Amundsen et de son chat Twiddm aux pôles.

Une petite touche d'ironie mêlée de poésie. Beaucoup d'envergure imaginaire sur fond historique. Pas de concession de vocabulaire pour lecteurs débutants. Même si la version acceptée par Boréal en est une simplifiée. Le texte original était en effet destiné au départ à des adultes. Plus précisément à sa compagnie. À chaque Noël, tu me feras un conte, lui a-t-elle demandé. «C'est elle, la gnomesse.» Laurent Chabin parle beaucoup d'elle pendant l'entrevue. C'est qu'il lui doit tout. «C'est grâce à elle que je peux écrire.» Même si ça fait «quétaine» de dire ça, s'excuse-t-il. Une Martiniquaise rencontrée à Paris.

Avant, il était rebelle, provocant et piquant. Une adolescence pénible et désagréable. La vie en travers de la gorge. On avait dit à l'amie de se mé-



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Laurent Chabin a pu venir au Salon du livre de Montréal pour la première fois cette année. Et il publie tous azimuts.

fier de lui. De ne surtout pas répondre aux provocations. En arrivant, elle attaque la première. Cela a fait des étincelles et la flamme couve depuis ce temps. Dès lors, il affirme avoir perdu ses piquants. Plus nécessaire. Il souhaite très fort, à l'instar de Charles Boyer, ne pas lui survivre plus d'une semaine.

Les enfants de la famille

L'Assassin impossible est son quatrième livre publié. Le nom des enfants-héros est réel. Ce sont des enfants qui fréquentent la famille. Il met souvent des personnages réels dans ses livres. Mais curieusement, il n'en reçoit aucun commentaire. Les

jeunes héros du livre sont donc dans un chalet isolé, l'hiver, en situation d'urgence, cherchant à échapper à un meurtrier dont ils ignorent tout.

Au même temps que le Salon du livre de Montréal débarquent coup sur coup deux autres titres: *L'Argol* chez Michel Quintin, très proche de la nature et des enfants rêveurs, ainsi que *Chasseurs de rêves*, chez Boréal, la suite du *Peuple fantôme*. Cela fait maintenant six livres publiés. Six autres le seront en 1998.

Laurent Chabin veut vivre de sa plume, vous l'aurez deviné. Et comme il est à peu près le seul écrivain jeunesse de service pour les «Calgaréens» francophones, il fait tous les étages. Il rencontre tous les groupes qui l'invitent, même si son public idéal a 12 ou 13 ans. Grâce à une subvention du Conseil des Arts, il a pu venir au Salon du livre de Montréal pour la première fois cette année. Et il publie tous azimuts. Les éditions Pierre Tisseyre et Héritage ont retenu ses manuscrits, ce qui portera à cinq le nombre de ses éditeurs.

On le sent un peu coincé entre l'honneur et la nécessité. Entre la liberté et la cage. Il fait des compromis, il a une tête à ne pas en faire. Il écrit de temps en temps un livre à recettes, à recettes sonnantes s'entend. Mais la rectitude politique le fait enrager. Il rêve qu'on accepte de publier ses textes à finales tristes, celles qui lui viennent le plus naturellement, celles qu'on lui refuse évidemment. Tout comme on refuse ses livres pour adultes réputés trop noirs ou trop français, ou encore trop orduriers. Il parle par opposition des auteurs jeunesse qui ne sont pas considérés tout à fait comme des écrivains. Pas des vrais. «*L'idéal, c'est de faire les deux.*» Ce qu'il voudrait bien. Il balance entre faire ce qu'il aime et faire du fric. «*Je ne sais pas ce que je conseillerai à mes fils, finalement.*»

S'amuser en écrivant

Les éditeurs réclament des pho-

tos où il apparaît souriant: il n'en trouve qu'une où il pose en compagnie d'un lama. Si Laurent Chabin n'est pas un optimiste, il n'a pas non plus le profil de l'écrivain torturé. Il écrit pour offrir des textes littéraires de qualité aux jeunes. Et il s'organise pour s'amuser en le faisant. Des textes qui leur ressemblent. Ses deux fils sont d'ailleurs les héros des nouvelles de *L'Argol*. On trouve dans chaque livre une touche d'humour. De malice. L'humour cochon le fait rigoler, les gros mots le réjouissent. On n'en trouve pas bien sûr dans ses livres pour enfants. Ses livres sont truffés de références presque invisibles à de grands écrivains aimés: Maupassant, Edgar Allan Poe, Lovecraft.

Il donne à un personnage le nom du lieu de naissance de Gabriel Garcia Márquez (Aracataca), à un autre le nom du comté où se déroule le roman de Faulkner. Il réussit à défendre deux petites phrases qu'un éditeur voulait couper: elles sont tirées des *Poètes de sept ans* d'Arthur Rimbaud. Laurent Chabin fait une collection d'hippopotames. Des vrais, bien sûr, répond-il aux petits curieux qui osent lui poser la question.

Il aime imaginer. Arranger les images. Il a la tête trop large pour tenir entre les limites étroites des normes dans lesquelles il évolue. Il aimerait être Nouriev, faire une œuvre littéraire géniale comme celle de Raymond Queneau, Proust, Faulkner. Il se dit mythomane. «*Je m'étais d'ailleurs promis que je m'inventerais une vie pour les journalistes. Mais je suis trop paresseux, finalement.*»

A moins que... tout ce qu'il m'a raconté...? Hum...

L'ASSASSIN IMPOSSIBLE

Laurent Chabin
Hurtubise/HMH,
collection Atout policier
Montréal, 1997, 136 pages

RACINE

Écriture empreinte de mystère

SUITE DE LA PAGE D 1

Histoire d'un rendez-vous manqué, puisque Marie ne rejoindra pas Odile dans le décor fantastique. Perspective de voyage totalement modifiée puisque la personne qu'elle venait rencontrer n'y est pas. Colorée de poésie, l'écriture de Rober Racine est empreinte de mystère. Si l'auteur se nourrit de rencontres et laisse les imprévus de la vie guider sa création, ses personnages aussi sont bercés par les poignées de main de la vie. Appelle-t-on cela la destinée? C'est toutefois ce qui amène Odile à entrer dans une petite boutique d'artisanat indien d'Albuquerque, à poser les yeux, puis les mains, sur un singulier petit volume. Objet intrigant, il renferme le secret grandiose de ce livre, bouleversant.

Luciole d'amour condamnée à l'unité du Ciel - Légendes de feu et d'errance, c'est le titre de ce recueil de pensées. Alors qu'il allait déposer le manuscrit de *Là-bas*, tout près chez son éditeur, Rober Racine a eu cette idée extraordinaire de marier la destinée de Marie à celle d'un petit livre. Dans le taxi. «*J'ai dit à l'éditeur que je devais ajouter une scène ou deux, que j'allais retravailler, et c'est comme cela que j'ai terminé le livre.*», explique Racine, lui-même encore bouleversé par la découverte du dénouement.

Voilà déjà cinq ans que *Là-bas*, tout près mijote en l'auteur. L'idée a germé et Rober Racine, qui se nourrit des événements que la vie place sur son chemin, a peu à peu noirci une pile de petits calepins noirs, première phase de l'écriture de l'histoire. Après avoir accumulé quelques centaines de pages de gribouillis divers, l'écrivain a ensuite laissé l'histoire tomber sur le papier, petites bribes de vie des personnages qu'il assemble à la toute fin. Des écrits de l'artiste Walter de Maria expliquant la nature de son œuvre, de l'information scientifique sur la foudre et l'électricité, un *Livre des records Guinness* traînant chez des parents — on y apprend des choses étonnantes: un homme frappé sept fois par la foudre, chaque fois un peu amoichi mais toujours survivant, s'enlève la vie à la suite d'une déception amoureuse! —, Rober Racine nourrit sa réflexion de multiples rencontres, avec les gens, avec les livres, et puis accouche tout doucement du récit en jouant avec sa matière favorite: les mots.

The Lightning Field

On pourrait croire que c'est un voyage au *Lightning Field*, lieu véritable, qui a tout déclenché. «*Non. J'avais l'idée d'un roman sur la rencontre de deux personnes, et ce lieu dont j'avais entendu parler me semblait bien s'y prêter.*» Deux ans après avoir entamé la rédaction du livre, un vol d'oiseau jusqu'au Nouveau-Mexique et 24 heures fabuleuses au *Field* ajoutent à l'histoire d'Odile et de Marie, pourtant déjà presque complétée. Mais cet endroit, campé dans le désert de White Sands, est quasi accessoire dans la démarche de Racine puisqu'il n'est en réalité qu'un décor servant d'exutoire aux sensations. «*On appelle ce lieu The Lightning Field, une œuvre de l'artiste Walter de Maria, écrit l'auteur en guise de prologue. Quatre cents tiges d'acier plantées dans le sol, réparties à égale distance sur un mille carré dans un désert du Nouveau-Mexique, attendent la foudre et de rares visiteurs. La mer est à mille kilomètres à l'ouest et, partout, cette impression d'être dans un espace hors du temps où la limite du monde n'est nulle part ailleurs qu'en soi-même.*» Voilà, tout a été dit. *Là-bas*, tout près.

«*Ce matin, la parole est noire, le temps est blanc. Chaque mot prononcé cette nuit semble trouver son reflet sur l'une des tiges. Elles sont tapissées de sons, de soupirs, de gestes, de mouvements, de regards, de formes, de fantasmes, de couleurs. Il y a là depuis vingt ans, à chaque jour, quatre cents levers et couchers de soleil. Même la nuit s'y reflète. Le silence se tient droit comme une respiration.*»

Au *Field*, dans une petite maisonnette, au pied de ces 400 bâtons d'acier fondus à la nature, on a le choix de rester 24 ou 48 heures, le temps de voir le paysage changer d'heure en heure, et ces tiges reflètent chaque fois une impression différente. «*C'est un hommage à la lumière, explique Rober Racine. Quelques années après y être lui-même allé, comme un cinéaste qui fait du repérage pour un film, Rober Racine dit être encore hanté par le lieu. «Physiquement, Dieu merci, j'en suis revenu. Mais émotionnellement, je ne sais pas, je dois être encore là-bas, parce que c'est une des rares fois dans la vie où, en voyage, je suis allé dans un endroit où je me suis véritablement senti chez moi.*»

La création et son mystère

Maitre dans l'art de manier les mots, les notes de musique et aussi la matière, Rober Racine supporte mal l'étiquette d'artiste «multidisciplinaire» qu'on lui accole à la moindre manifestation. Grandement agacé par ce besoin des gens de toujours faire le bilan de son parcours d'artiste dès qu'une de ses créations est propulsée au grand jour, Rober Racine affirme se donner tout entier à une activité, portée par la mystère de la création, sans chercher à situer une œuvre par rapport à l'ensemble. «*Je n'ai pas choisi il y a 20 ou 25 ans que ça se passerait comme cela.*», explique-t-il, un brin emporté, lui que l'on connaît pour de grandes envolées en musique et aussi en arts visuels mais qui se dit écrivain. «*Sincèrement, j'aurais bien aimé être Flaubert, ou Mozart, et ne faire qu'une chose. Mais il se trouve que le processus de création chez moi se passe ainsi: il me vient un rêve, une idée, et j'ai envie de l'offrir. C'est un cadeau que je lance au public, une offrande. Et j'essaie simplement de trouver la forme d'expression la plus adéquate.*»

«*Omniprésent dans Là-bas, tout près, la nature. Et les sensations qu'elle procure. Comme une véritable fête aux sens, le roman passe de la lumière au sable chaud, de l'acier froid au troublant silence. «La grande beauté ici, c'est le silence.*» Et encore: «*Pores et poils d'une aurore boréale sans dorme.*» «*Le field vacille sous les étoiles comme une armée en attente, toutes lances dressées, colonnes vertébrales sans chair ayant pour corps la blancheur lunaire.*» Aussi: «*Les tiges du field sont comme des aiguilles prêtes à coudre le ciel aux orages. Les poils d'une brosse à dé mêler les éclairs.*»

Rober Racine n'a pas voulu faire un roman sur une œuvre d'art. C'est un peu malgré lui que l'endroit, unique au monde, a capté l'attention du lecteur et de la critique. Lieu véritable plongé dans une écriture fictive, l'œuvre de Walter de Maria n'est pourtant pas l'essence du propos. «*Ce n'est pas tant l'œuvre d'art, qui finalement n'est pas une œuvre d'art au sens où on l'entend habituellement mais qui se fonde littéralement au paysage, que les sensations qui s'en dégagent, qu'elle provoque.*», explique l'auteur. Sensations éclatées, diverses... «*Ce matin, la parole est noire, le temps est blanc. Chaque mot prononcé cette nuit semble trouver son reflet sur l'une des tiges. Elles sont tapissées de sons, de soupirs, de gestes, de mouvements, de regards, de formes, de fantasmes, de couleurs. Il y a là depuis vingt ans, à chaque jour, quatre cents levers et couchers de soleil. Même la nuit s'y reflète. Le silence se tient droit comme une respiration.*»

LÀ-BAS, TOUT PRÈS

Rober Racine
L'Hexagone
Montréal, 1997, 154 pages

Achetons livres et disques

Service à domicile ou à la librairie. Petite ou grande collection. Nous payons le bon prix. Argent comptant. Venez rencontrer Nathalie ou ses collègues.

BOUQUINERIE SAINT-DENIS

Vendons livres neufs à prix réduit
4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Montréal (514) 288-5567

le Parchemin
DEPUIS 1966 • MÉTRO BERRI-UQAM

Un livre, un cadeau que l'on déballe des jours et des jours...

AGENDA D'ART 1998
prix ord. 19⁹⁵\$
notre prix 14⁹⁵\$

ALFRED PELLAN
prix ord. 85⁹⁵\$
notre prix 63⁷⁵\$

LE FRANÇAIS AU BUREAU
Correspondance
Adressage
Majuscules
Abréviations
Ponctuation
Grammaire
Vocabulaire
Féminisation
Toponymie
prix ord. 24⁹⁵\$
notre prix 19⁹⁵\$

Pour les Père Noël en panne d'idées : chèques-cadeaux disponibles au montant de votre choix.

AUX LIMITES DE LA MÉMOIRE
prix ord. 29⁹⁵\$
notre prix 22⁴⁵\$

ENTRE CAMPAGNE ET VILLE
1946-1950
prix ord. 29⁹⁵\$
notre prix 22⁴⁵\$

LES VOIES DU PASSÉ
1870-1963
prix ord. 29⁹⁵\$
notre prix 22⁴⁵\$

DES FORÊTS ET DES HOMMES
1840-1912
prix ord. 29⁹⁵\$
notre prix 22⁴⁵\$

LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC
Québec

DAUDELIN
prix ord. 39⁹⁵\$
notre prix 29⁹⁵\$

GUIDE PRATIQUE DU CONSOMMATEUR
140 LETTRES pour tout régler
prix ord. 19⁹⁵\$
notre prix 14⁹⁵\$

Prix en vigueur jusqu'au 31 décembre 1997 ou jusqu'à épuisement des stocks.
1500, rue Berri, mezzanine métro Berri-UQAM, Montréal (Québec) H2L 2C9
Téléphone : (514) 845-5243
Ouvert le dimanche de 12 h à 17 h

L'année CHAPLEAU 1997

Daniel Johnson dans l'enfer des paparazzi

En personne! SERGE CHAPLEAU le dimanche 7 décembre de 13h30 à 15h30

Champigny
4380 St-Denis, Montréal, Qc (514) 844-2587
Ouvert 7 jours de 9h à 22h - Stationnement gratuit, entrée rue Drolet

XYZ éditeur

Aude
La chaise au fond de l'œil

«Ce récit est ciselé à la pointe d'un stylet dur, implacable, qui burine ses phrases dans la moelle d'un texte exigeant irrédicible à toute complaisance et à toute facilité.»
Madeleine Ouellette-Michalska, Le Devoir

Aude
La chaise au fond de l'œil
168 p. • 14,95 \$

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

Vient de paraître!

La nouvelle édition du **Multidictionnaire de la langue française** de Marie-Éva de Villers

Plus de 250 000 exemplaires vendus!

Fruit de 15 années de travail, voici la troisième édition entièrement remaniée et enrichie d'un ouvrage de référence complet, caractérisé par une approche globale de l'usage plutôt que par la seule description des mots.

Chercher un mot dans le **Multidictionnaire de la langue française**, c'est trouver la réponse à toutes ses questions linguistiques!

MULTI DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE
MARIÉ-ÉVA DE VILLERS
1558 pages
Prix : 49,95 \$

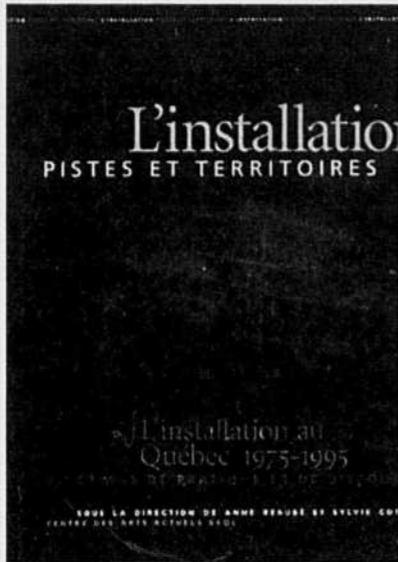
XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : 525.21.70 • Télécopieur : 525.75.37

LIVRES

ARTS VISUELS

Pour lever le flou installatif

L'INSTALLATION: PISTES ET TERRITOIRES
L'installation au Québec 1975-1995
Vingt ans de pratiques et de discours
Sous la direction d'Anne Bérubé et de Sylvie Cotton
Centre des arts actuels Skol
Montréal, 1997, 255 pages



Parcourir

Ce qui ne revient pas à dire que la section médiane, celle consacrée à l'actualité des pratiques actuelles et à la parole d'artiste, ne suscite pas d'intérêt, au contraire, mais elle a des visées autres, non négligeables. Cette section ressemble le plus aux cahiers annuels que la galerie publie. Elle fait place, à travers le texte d'artiste, à des pratiques actuelles de l'installation, reprenant plusieurs des pistes offertes auparavant à la déambulation. Les Jocelyne Allouche, Guy Blackburn, Jean-Pierre Gauthier, Nathalie Grimaud (ces trois derniers ayant exposé à Skol l'an dernier), Alain-Martin Richard, dix au total, apportent à l'indécidable que demeure l'installation leur expérience de la chose, qu'un projet d'artiste de Deborah Margo complète.

Fureter

La section la plus large de la monographie consiste en l'élaboration patiente d'une bibliographie commentée comprenant pas moins de 860 articles qui traitent de l'installation, publiés au Québec entre 1975 et 1985 dans six périodiques: *Cahiers des arts visuels au Québec*, *Espace*, *Esse*, *ETC Montréal*, *Intervention/Inter* et *Parachute*. D'Anne Bérubé, ce classement phénoménal propose un outil de référence inégalé au Québec pour ce qui est de cette épineuse notion. Fouillé et décortiqué à souhait, cet outil de référence constitue un effort louable afin de dépatouiller la réception critique de l'installation de l'embrouillamini qu'elle a semé derrière elle par sa nature éphémère et ses visées anti-institutionnelles qu'on a tendance à oublier.

Hormis qu'elle soit peut-être enclivée à une légère forme de nostalgie des beaux jours de l'installation comme forme contestataire et critique, l'étude permet un retour sur cette pratique pour briser ce qu'on pourrait voir comme un effet de mode ou encore comme un genre monolithique. En ce sens, l'élagage qu'il propose et la brume qu'il permet de lever sur l'indétermination du mot «installation» que Loubier souligne fait de *L'installation: pistes et territoires*, un outil sur lequel il faudra assurément compter pour véritablement comprendre le fourmillement phénoménal de cette forme d'art et la place qu'elle occupe aujourd'hui.

Alors que Jean Dubois rapproche l'installation des structures tentaculaires de l'hypertexte, tel que connu sur le Web, par l'entremise de sa propre pratique artistique (proposant du coup des recoupements fort éclairants entre l'art du sculpteur Claude Mongrain et l'art technologique de Luc Courchesne), Francis Blanchard pose le problème de l'écriture d'une histoire achoppant sur l'éphémère de cette pratique problématique quand vient le temps de l'assigner à un récit historique. Impossible toutefois de ne pas déplorer les répétitions que ne peut éviter ce texte en rapport à celui de Loubier, alors qu'il visite essentiellement les mêmes sources, une lacune qui traverse étrangement l'ensemble de l'ouvrage. En fin de segment, un texte relevé d'humour de Ijse Lamarche, qui pose l'installation comme un «notnam», «une clef descriptive de ce qui aurait trouvé ou perdu son nom dans l'aventure de l'art actuel». Lamarche travaille l'installation, reprenant au passage plusieurs des considérations effleurées dans les autres textes, du point de vue de ses existences institutionnelles, par rapport à la prise en charge, par les artistes, de la diffusion de leurs œuvres.

LE BOUQUINISTE
PIERRE CHAPUS
Livres anciens et d'occasion
Gravures
Philo - Littérature - Histoire Arts - Canadienne
Les choix d'un libraire
ACHAT ET VENTE
2065, SAINT-DENIS
MONTRÉAL 842-9204

LETTRES QUÉBÉCOISES

Cauchemars contemporains

LA VIE AUX ENCHÈRES
Raphaël Korn-Adler
Québec/Amérique
Montréal, 1997, 503 pages

« On estime que, cette année, de quinze à vingt-cinq mille enfants disparaîtront dans tout le Brésil. » Sur cette phrase, lue dans un quotidien de Rio de Janeiro, se termine le roman de Raphaël Korn-Adler. L'auteur, Belge de naissance et Brésilien d'adoption, est neurologue; on ne s'étonnera donc pas que, l'expérience professionnelle et la compassion aidant, il raconte dans *La Vie aux enchères* le sort tragique de certains de ces enfants.

Ce roman réaliste, qui a parfois d'authentiques accents de thriller, met au jour un trafic d'organes — cornées, reins, parties du cerveau — organisé en réseau international et dont le maillage s'apparente à celui des narcotrafiants. Des faveles du Brésil aux cliniques huppées d'Europe, nous retraçons le parcours de ce commerce nouveau genre. À la source, il y a la précieuse marchandise: ces enfants de la rue qu'on peut enlever impunément — ils n'existent officiellement pour personne —, simples organismes porteurs d'organes qu'on leur prélèvera sur place ou dans quelque clinique lointaine d'Europe; et, pour que la machine infernale puisse fonctionner sans trop de ratés, des truands de divers calibres, des policiers ripoux, des fonctionnaires et magistrats vénaux.

Korn-Adler décrit moins une conspiration diabolique qu'une machine efficace qui fonctionne selon la loi implacable de l'offre et de la demande. Et la demande est là, impérieuse, chez les malades fortunés dont la survie ou le bien-être dépendent d'une transplantation, et leurs médecins avides de prestige et d'argent.

Un rythme haletant

Pour faire sentir les ramifications de tout ce réseau, le récit nous transporte, au rythme haletant de ses 63 courts chapitres, de l'Amérique à l'Europe, de Rio à Bruxelles ou à Innsbruck, en passant par Bogota ou Senlis; chaque fois, les lieux et les décors sont décrits brièvement, mais un souci du détail qui nous donne l'impression d'y être. La machine romanesque, ici, est aussi efficace que le trafic qu'elle décrit. Les épisodes, nombreux, sont souvent saisissants; la douleur et la violence — inévitables, en l'occurrence — sont décrites sans complaisance, brièvement, avec une précision quasi chirurgicale.

Certains personnages sont sinistres, comme ce médecin autrichien, le docteur Hauffstetter, dont la clinique est une des plaques tournantes du trafic d'organes, haut lieu de réception et d'expédition de cette précieuse marchandise que sont les organes; le docteur Hauffstetter travaille vite et bien, en s'assurant de la discrétion absolue de ses «donneurs»... Et dans ce trafic où les enfants du Tiers-Monde sont éviscérés, énucléés au nom du progrès de l'humanité — c'est-à-dire le mieux-être des riches —, on peut compter sur les bons offices de nostalgiques du nazisme comme le père Schnorr, dont le ministère auprès des défavorisés du nord-est brésilien lui procure un sentiment de puissance qui le grise.

Mais il reste aussi, heureusement, des «justes». Un inspecteur de la police fédérale brésilienne, Marmo Falucci, résiste à la corruption et travaille tant que mal à tenter de démanteler ce réseau; mais il ne se fait guère d'illusions sur la suite des événements; de même, un chirurgien de Rio, Emmanuele

Forget, cynique mais honnête, qui risquera sa vie après avoir découvert des preuves compromettantes à l'occasion d'un congrès à Bruxelles.

La Vie aux enchères fait le procès discret de l'exploitation du Nord par le Sud, où les richesses naturelles, ce sont les corps des enfants. C'est une fiction, certes, mais sa vraisemblance est effrayante. Pour que, dans les faits, le trafic d'organes soit aussi «commode» qu'il l'est dans le roman, il suffirait qu'on réussisse à conserver les organes plus de 48 heures après leur prélèvement; la science y travaille fébrilement.

CITÉ

Mario Roy
Art Global, Montréal, 1997, 413 pages

Le cauchemar que décrit Mario Roy se veut lui aussi plausible, et fort prochain. Il est très précisément daté — tout se passe dans les deux derniers mois de 1999 — et localisé, dans une cité dont on voit bien qu'il s'agit de Montréal.

Le cauchemar est institutionnel, dans *Cité*: il vient de l'État tentaculaire, corrompu et inefficace qui gère comme un monopole les paradis artificiels. L'État, à la veille du troisième millénaire, est devenu une sorte de Compagnie générale des jeux et des vices. Il contrôle la distribution de l'alcool et des loteries — comme dans la réalité actuelle —, mais aussi celle de la drogue et aussi tout le champ de la prostitution. Dans le roman de Mario Roy, Big Brother n'essaie pas de soumettre ni d'endoctriner: il se contente de s'enrichir tout en maintenant la population dans la prostration.

La cité, elle, semble au bord du chaos. Des émeutes éclatent ici et là; il y a du vandalisme et du pillage. Et des bombes éclatent; ce sont des colis piégés, expédiés à des commerçants, mais aussi à un professeur d'université. Qui est ce mystérieux terroriste dont les attentats sont suivis de communiqués anarcho-humanistes où il prône la destruction du «système» qui, selon lui, déshumanise la vie?

Nous sommes donc ici dans une fiction politique, où ceux qui sont au pouvoir — le maire de la ville, le premier ministre — n'en ont en fait aucun. Les vrais dirigeants sont des éminences grises qui tiennent à rester discrètes.

Si le propos est vaste — il s'agit, après tout, de la déliquescence de toute une société — l'intrigue est tenue par quelques personnages seulement. Au premier rang, le maire de la cité, Raymond Brunelle, vaniteux et coureur de jupons; sa femme, Hélène

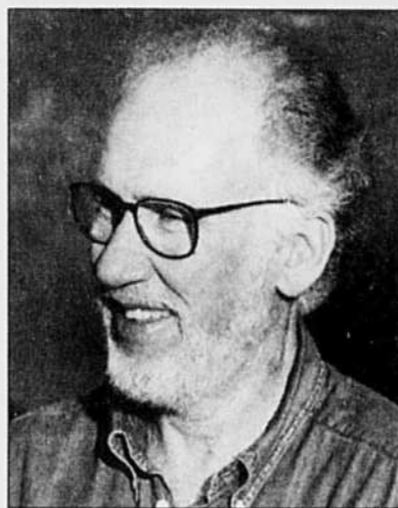
Morrier, juge et alcoolique; et leur fils Alexis, un jeune idéaliste qui a peine à se résigner à la décadence qu'il constate partout autour de lui. Et, tout près d'eux, un ami de la famille, Jean Halley, un flic cynique; c'est un homme meurtri, mais sensible. Dans cet univers qui semble courir à sa perte, ils font de leur mieux, avec leurs faiblesses et leurs défauts.

Mario Roy — qui est le directeur des pages littéraires du journal *La Presse* — a manifestement voulu faire un roman à l'américaine, avec une intrigue enlevée et des personnages qu'on peut aisément aimer ou détester. Nulle complexité, dans *Cité*, de structure ou de propos. L'action est reine ici, même si on devine çà et là un discours — eh! oui — qui nous met en garde contre l'envahissement de l'appareil étatique, et un autre, d'antipathie envers les artistes d'avant-garde et les intellectuels beaux parleurs... *Cité* fera-t-elle? — sans doute un feuilleton télévisé à succès: prochainement sur nos petits écrans?

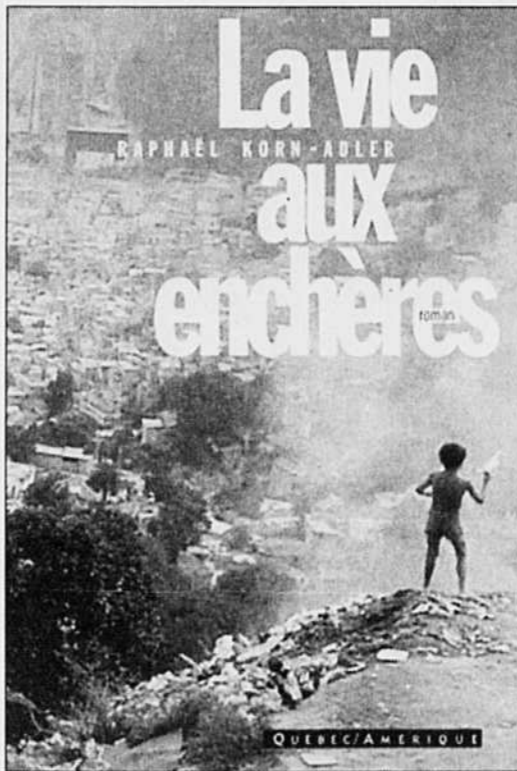


Robert Chartrand

Un roman réaliste et un thriller à l'américaine



Raphaël Korn-Adler



832 pages 39 \$

COLLABORATEURS

Andrès, Bernard, Université du Québec à Montréal
Bellemare, Madeleine, CÉGEP de Saint-Laurent
Bérard, Sylvie, Université de Toronto
Blouin, Louise, Collège de Rosemont
Boivin, Aurélien, Université Laval
Dion, Robert, Université du Québec à Rimouski
Dorion, Gilles, Université Laval
Fortin, Nicole, Collèges de Limoilou et François-Xavier Garneau

Fournier, Marcel, Université de Montréal
Gagnon, Serge, Université du Québec à Trois-Rivières
Godin, Jean Cléo, Université de Montréal
Hamel, Réginald, Coordonnateur de cet ouvrage, Université de Montréal
Laroche, Maximilien, Université Laval
Le Blanc, Benoît, Radio CIBL-FM
Legris, Renée, Université du Québec à Montréal
Lemire, Maurice, Université Laval

Leroux, Georges, Université du Québec à Montréal
Lever, Yves, CÉGEP Ahuntsic
Lord, Michel, Université de Toronto
Moisan, Clément, Université Laval
Nadeau, Vincent, Université Laval
Paillé, Michel, Démographe au Conseil de la langue française
Péan, Stanley, Université Laval
Riendeau, Pascal, Université de Montréal

Robert, Lucie, Université du Québec à Montréal
Saint-Gelais, Richard, Université Laval
Samson, Jacques, CÉGEP Maisonneuve
Téty, Michel, Université Laval



GUÉRIN Littérature
4501, rue Drolet
Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada
Téléphone: (514) 842-3481
Télécopieur: (514) 842-4923
Adresse Internet: http://www.guerin.qc.ca
Courrier électronique: franc@guerin-editeur.qc.ca

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE CONTEMPORAINE 1967-1997

Sous la direction de RÉGINALD HAMEL

Les Éditions LOGIQUES

Des cadeaux!
Des cadeaux!
Des cadeaux!



2895 \$ 208 pages

Le guide de l'internaute 1998

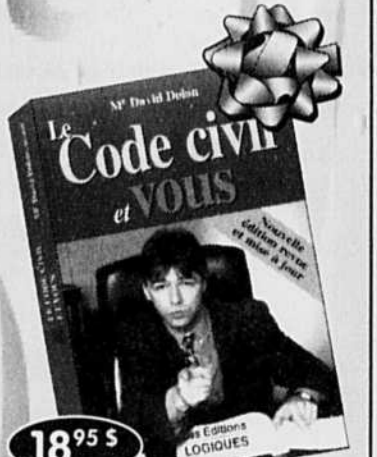
Danny J. Sohler



1895 \$ 240 pages

Les vins et votre signe astrologique

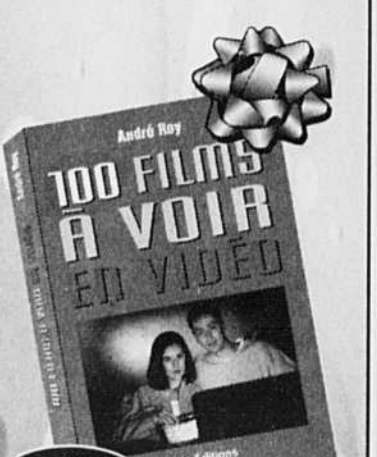
Véronique Dhuit



1895 \$ 280 pages

Le Code civil et vous

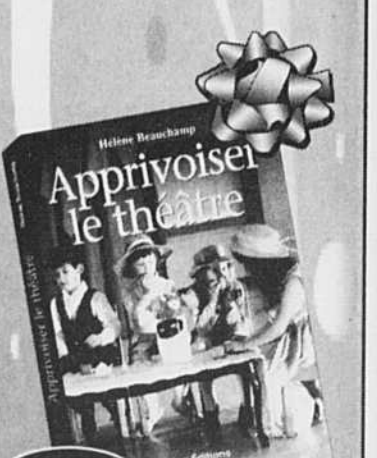
M^e David Dolan



1895 \$ 352 pages

100 films à voir en vidéo

André Roy



2895 \$ 288 pages

Apprivoiser le théâtre

Hélène Beauchamp

Distribution exclusive
LOGI DISQUE
1225, rue de Conde
Montréal (Québec)
H3K 2E4
Tél.: 933-2225 Fax: 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

LIVRES

LA CHRONIQUE

Les yeux écarquillés

Je suis réveillé par un toc-toc insistant: on dirait la patte griffue d'un campagnol qui frappe à la porte. Je descends doucement l'escalier et aperçois tout de suite le pic chevelu, agrippé au linteau de la porte, et qui tape, cogne, estocade à grands coups de bec mitrailleurs. Je me dissimule derrière le divan pour l'observer à loisir. (J'aime être tapi et aux aguets, traquer, pister, épier. De comateux que j'étais tout à l'heure, au sortir de lit, me voici vigilant et circonspect, tout entier ramassé dans une attention, qui me repose de cet accablant souci de moi-même, qui me rattrape jusque dans mes rêves). Le pic ne fore ni ne creuse: simplement, il frappe contre le bois de la porte la graine de tournesol sertie dans son bec pour en extraire l'amande. Je dénombre sept petits noyaux, fraîchement enlucés, sagement alignés sur une planche. Un coup sur labeur achevé, l'oiseau savoure l'une après l'autre ses friandises chèrement payées tout en surveillant les alentours, son petit pépin d'œil satisfait et ravi. La chatte qui rôde, poil hérissé et oreilles dressées, ne l'énervé pas plus que la brise qui souffle. Le pic se régale impunément, tranquille comme le voleur occupé à compter ses liasses de billets, dans la paix inouïe de son repaire.



Robert Lalonde

oreille: «Tu as beau dire et beau faire, ton existence est à jamais mystérieuse, et ta joie, comme ton malheur, est au-delà de toi-même... Tu es un don Quichotte qui joue et lutte avec ce qui n'est pas...»

«Le prophète est un réaliste des lointains», écrit Flannery. Et c'est en cela qu'il est, l'écrivain, le vrai, «le prophète», difficile à écouter jusqu'au bout. Je n'ai pas pu lire Dostoïevski tout d'une traite, ni Faulkner, ni Ferron, ni Flannery, ni Ducharme, ni Garcia Marquez, ni Marie-Claire Blais. Ce que ces extravagants-là me forçaient à voir me brûlait les yeux, bien sûr. (Pirrote écrit: «ce sel infecte mes blessures!») Se reconnaître humain de cette humanité-là, tragique et merveilleuse, suppose une cadence mesurée, nécessite un apprivoisement, une familiarisation, une domestication, en quelque sorte. Tous ne peuvent pas suivre et se laisser enchanter, ensorceler, en tout cas attraper. Plusieurs abandonnent et reposent tristement le livre sur l'étagère, où la poussière l'attend, l'oublie, le grand sommeil de l'incertitude. Certains se rabattent alors sur les bouquins qui tirent plus facilement les larmes, cette eau toujours prête à tom-

ber au récit sans équivoque de déchirements très loin de nous, ou sur ces narrations enthousiastes, et un peu forcées, d'exploits sentimentaux, qui font rêver sans danger. Flannery écrit: «Qu'une vieille dame ait besoin qu'on lui remonte le cœur, passe encore, mais multipliez le cas par deux cent cinquante mille et cela fait un club de livres!» Le roman que l'authentique romancier rêve d'écrire, c'est, bien sûr, celui que nul n'a jamais écrit, qui ne cherchera pas à remonter les lecteurs déprimés, mais à éclairer l'âme obscurcie et incertaine de ses frères et sœurs en grande transhumance.

Ce que tant de traceurs de phrases (courtes) désirent, ce n'est pas d'écrire, mais d'être écrivains. (Pourquoi donc, pour l'amour? Quels honneurs mérite donc l'écrivain don Quichotte, cet «irrégulier sans gloire», comme l'écrivit Pirrote?) Les écrivains débutants s'intéressent le plus souvent, et en premier lieu, aux émotions et aux concepts. «Ils veulent écrire, mais sont enclins à prêcher, parce qu'ils ne sont pas habitués par un récit mais par des présentations désincarnées.» Problèmes qui les hantent, et non pas être de chair et paysages de leurs songes. La matière d'une œuvre est plus humble et se trouve tout près de soi. Tout ce qu'on endure à cœur de jour est romanesque. «Si vous avez peur de vous salir, ne vous mêlez pas d'écrire des romans.» La fiction romanesque n'est ni délicate évocation ni broderie savante sur le thème («destroy!») du jour. «Dire que Cézanne a peint des pommes sur une nappe n'est pas dire ce qu'a peint Cézanne... Écrire un roman, c'est s'exprimer avec une action et des personnages, et non pas sur une action et des personnages.» Trop de romans, illégitimement foisonnants de faits et gestes emportés et gratuits, témoignent d'une idée de l'écriture fondée sur l'absurde désir de montrer sa propre clairvoyance et les grandes lumières qu'on peut avoir sur toute chose. Ces livres-là me tombent vite des mains, désincarnés et étourdissants, car il y manque ce «grain de vérité», cette insistante pesanteur du regard, cette habileté à entendre à demi-mot et à apercevoir de profil, qui est le véritable don du romancier. «Les gens qui insinuent que c'est s'évader du réel que d'écrire des fictions m'irritent au plus haut point. Tout au contraire, c'est une plongée dans le réel fort éprouvante en vérité

pour l'organisme humain.» Le réel, c'est-à-dire le mystère de la réalité, et non pas le réalisme, des êtres hypothétiques et «vrais», s'agitant dans des décors de carton-pâte. L'orgueil du réformateur ou du théoricien n'est que cette naïve estime de soi-même, qui pousse à faire de sa propre sincérité l'unique critère de vérité. Le moi, dans l'écriture, est oublié de lui-même, et s'attache à la chose vue, comme je me concentrais, tout à l'heure, sur le bruyant repas du pic.

Je lève la tête et m'aperçois qu'il neige, encore. Une neige d'ouate, neige d'enfance, flocons dickensiens. Soudain, l'éclair écarlate du cardinal, perché dans le cèdre, m'attrape l'œil. «Campagne, tu l'es faite belle pour recevoir ton Prince», a-t-il fait de me tromper, éminence superbe et superbement immodeste. Trois mésanges sautillent dans les branches, autour de lui, pages énervées et volubiles, escorte espieuse et grouillante. Je reste longtemps à détailler cette scène, royale et tout ordinaire: la neige douce, le cardinal, radieux et seul dans sa rouge majesté, les humbles mésanges heureuses... Flannery écrit: «Toute discipline peut vous aider à écrire: la mathématique, le dessin.» (J'ajouterai l'ornithologie) «Tout ce qui aide à voir, tout ce qui force à observer. L'écrivain ne doit pas avoir honte d'écarquiller toujours les yeux...»

Tout à l'heure, après être allé marcher dans la neige nouvelle, creuser mes traces d'ogre dans la blancheur immaculée, je commencerai peut-être une histoire, dont j'ai soudain grand désir. Il y aura un cardinal, des mésanges et un petit garçon muet et surpeuplé d'images, qui sera moi, en partie, mais surtout le fils d'une de mes amies, qui ouvre sur toute chose deux grands yeux «écarquillés» et tristes, immensément inquiets et curieux, et que j'ai longtemps épié, l'autre jour. Flannery écrit encore: «En réalité, quiconque survit à son enfance dispose d'une assez ample information sur la vie pour tout le reste de ses jours...»

LE MYSTÈRE ET LES MŒURS

Flannery O'Connor (encore!) Traduction de André Simon Gallimard, Paris, 1975, 245 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

La sorcière et le grimoire

L'HIVER DE PÉLAGIE

Valérie Thomas (texte) et Korky Paul (illustrations) Éditions Milan, 1997, 24 pages

Pour ceux qui ne la connaissent pas, Pélagie est une sorcière. Une sorcière classique, avec chat, chapeau et château noirs.

Seulement, elle ne supporte pas l'hiver. Comme elle a un grimoire rempli de formules magiques et plus d'un tour dans son sac, abracadabra! elle fait venir l'été dans son jardin.

Hélas, la chose a des inconvénients. Tous les animaux en hibernation viennent se plaindre qu'ils ne peuvent plus dormir à cause de la chaleur. Les fleurs ne savent plus si elles doivent pousser ou se faner. Et, pire que tout, la gent humaine envahit le moindre coin de pelouse pour se faire bronzer.

C'est la clochette du marchand de glaces qui mettra la cerise sur le sundae et convaincra Pélagie de renverser la vapeur. Au fond, un bon chocolat chaud, les pieds sous la couette, ce n'est pas mal non plus.

Les déliantes illustrations de Korky Paul (dont je suis une inconditionnelle) sont remplies de détails amusants qu'on prend plaisir à découvrir pendant les longues soirées d'hiver. Carole Tremblay

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Quand le merveilleux s'(en)mêle Deux romans qui valent plus que leur temps de lecture

L'ADIEU AUX ÉTOILES

Romel Chery Éditions Vent d'Ouest collection «Azimuts» Montréal, 1997, 276 pages

BLANDINE CAMPION

Cap-Haïtien, 1976. Nadeige Dolcé, femme d'énergie, décide qu'il est temps de tout mettre en œuvre afin de sortir son fils, Frank, de la prison dans laquelle il croupit depuis trois ans pour avoir osé rédiger des articles dénonçant les combines des larbins du régime Duvalier et en particulier celles du commandant Jean Bart. Ce dernier, en effet, en plus de terroriser la population, profite de son pouvoir total sur les prisonniers pour mener un lucratif trafic d'organes avec les États-Unis.

Telle est, très succinctement résumée, la trame «réaliste», cruellement réelle même, du second roman de Romel Chery, *L'Adieu aux étoiles*, qui n'hésite pas à révéler très crûment les atrocités commises en Haïti sous «Papa Doc» puis «Bébé Doc», qui donne à lire à la fois la violence sanguinaire des tenants du pouvoir et l'extrême détresse du peuple haïtien condamné aux compromis ou à la mort. Cependant, et c'est heureux, *L'Adieu aux étoiles* n'a rien d'un roman à thèse. Sans renoncer au poids des réalités qu'il décrit, le roman s'accorde en effet une plongée salutaire dans l'imaginaire fantastique des Caraïbes.

Ainsi, dès le départ, le merveilleux s'en mêle: Nadeige, la mambô (prêtresse vaudou), s'adonne à la magie noire pour contrecarrer le destin funeste de son fils, Jean Bart, de son côté, est passé maître dans l'art de convier les loas, ces génies maléfaisants dont il tire une partie de sa puissance. Leurs forces machiavéliques s'affrontent dans un bain de sang général, à tel point qu'il sera parfois difficile, pour les protagonistes, de rester fidèles à eux-mêmes et de ne pas se laisser emporter par leur propre énergie destructrice.

Au-delà même des pouvoirs conférés aux personnages, chaque page du roman secrète un merveilleux qui s'incarne dans un véritable art de vivre et donne à l'ensemble du récit une atmosphère très particulière, où les frontières deviennent floues, où les contraires se côtoient et finissent par s'emmêler: le bien et le mal, la beauté et la laideur, le passé et le présent, les vivants et les morts. Une véritable magie, enfin, se dégage du texte lui-même, entre clairvoyance et poésie: «La nuit était belle, doux était le vent. Les frondaisons noircies des chênes, des mapous et des manguiers bruissaient avec grâce. Par moments, des feuilles séchées tournoyaient dans le vide, tombaient au ralenti, aussi silencieuses que la mort. Les enchantements nocturnes étaient au rendez-vous dans cette ville du Cap à la silhouette ravagée. Ses mansardes, alignées par une rigoureuse architecture coloniale, parlaient de son antique beauté.»

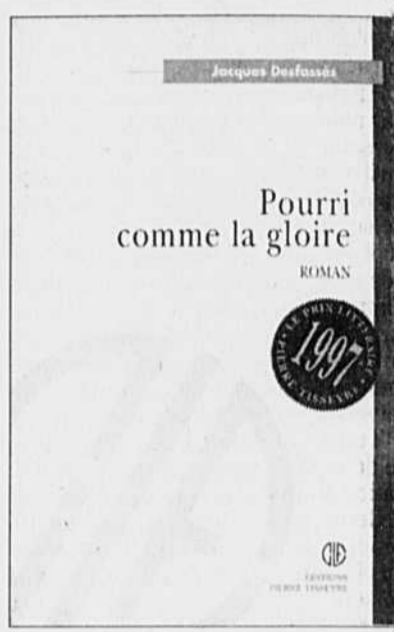
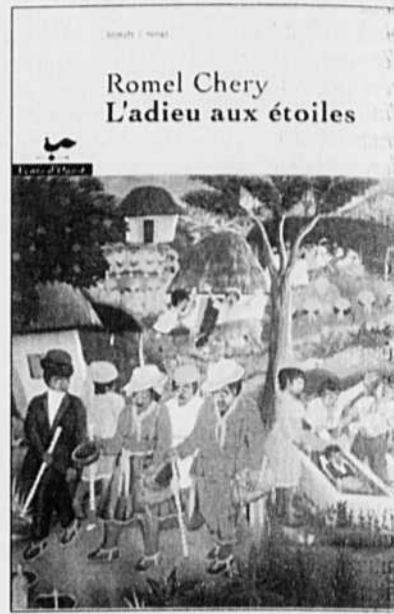
Se laisser prendre au charme de ces «enchantements nocturnes», se laisser guider au fil des pages par les forces (amour, désir, haine, cupidité) qui régissent et balayent l'univers mi-réel, mi-fantastique que nous propose Romel Chery, devient ainsi singulièrement agréable, et l'on aurait tort de se priver du plaisir offert par un roman lui-même mi-comte, mi-récit.

Se laisser prendre au charme de ces «enchantements nocturnes», se laisser guider au fil des pages par les forces (amour, désir, haine, cupidité) qui régissent et balayent l'univers mi-réel, mi-fantastique que nous propose Romel Chery, devient ainsi singulièrement agréable, et l'on aurait tort de se priver du plaisir offert par un roman lui-même mi-comte, mi-récit.

POURRI COMME LA GLOIRE

Jacques Desfossés Éditions Pierre Tisseyre Montréal, 1997, 232 pages

Dans un style totalement différent, mais non moins réussi, *Pourri comme la gloire*, le premier roman de Jacques Desfossés qui vient de



se voir attribuer le prix littéraire Pierre-Tisseyre, offre lui aussi un univers dans lequel le merveilleux fait la loi, se mêle de tout, et finit par s'emmêler. L'univers dans lequel l'auteur nous propose de plonger est en effet pour le moins étonnant. Dans ce monde farfelu qui, tout en tenant à la fois de *Mary Poppins* et de *L'Écume des jours* de Boris Vian, ressemble étrangement à notre, le lecteur croquera entre autres un écureuil philosophe dénommé Émile, un fonctionnaire de l'onirique, Dieu (qui ne ressemble pas du tout à ce que vous croyez), Esérine l'ange démoniaque, un Rêve à la santé déclinante qui finira par s'incarner, un magnat du *show-biz*, et deux amoureux, Octave et Caline, partis sur les routes, puisqu'«il faut toujours partir où est la musique».

Fondamentalement ludique, tant dans sa manière que dans sa matière, l'écriture de Jacques Desfossés s'en prend à tout et à tous. Même si les jeux de mots ou les détournements phonétiques et orthographiques ne sont pas toujours également heureux («J'existe tant, ciel!», «il n'y avait aucune raison de sa larme, eh?»), il est difficile de résister au charme de ce style rempli d'humour, parfois corrosif, qui n'épargne ni Dieu ni Diable, stigmatise aussi bien les travers des fonctionnaires que les vices des vedettes de la chanson et met le doigt sur les manques et les outrances de notre société moderne, cette «société servrée de magie et de merveilleux».

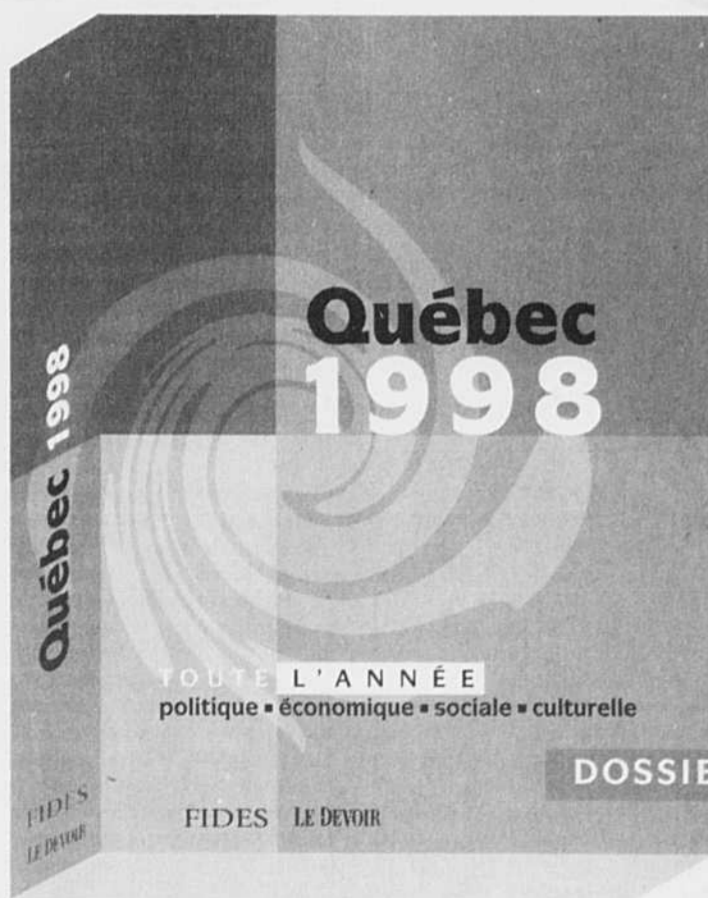
Pourri comme la gloire, c'est tout à son honneur, est impossible à résumer, de même qu'il est difficile de donner une juste idée de la truculence de son style. Les aventures d'Octave et de Caline se déclinent tantôt sur le mode léger tantôt sur le mode grave, jouant aussi bien du modéré que du crescendo, tenant ainsi en haleine le lecteur, tout en titillant son imagination. Il faut vraiment aller y voir: accepter d'entrer dans ce récit fantasmagorique, se laisser à la fois ému par sa poésie et dériver par son humour débridé. Alors, comme le prescrit le titre du premier chapitre: «A vos marques».

Québec

TOUTE L'ANNÉE POLITIQUE, ÉCONOMIQUE,

1998

SOCIALE ET CULTURELLE



TOUTE L'ANNÉE politique • économique • sociale • culturelle

FIDES LE DEVOIR

DOSSIERS SPÉCIAUX

- La vie québécoise sous toutes ses facettes, observée par plus de trente spécialistes.
- Un panorama complet, illustré et chiffré.
- Une rétrospective des événements marquants.
- L'analyse des grandes tendances sociales, démographiques et économiques.

384 pages, 21,95\$

FIDES

LE DEVOIR

En librairie dès maintenant

DES MOTS ET DES SONS Lecture-concert

Voyagez dans des régions inexplorées de la planète littéraire et musicale

Tango dans la Pampa - L'Argentine

Le mercredi 10 décembre 1997, à 19 h 30

Votre guide :

DANIELLE ROGER, écrivaine et danseuse de tango, nous offre ses plus beaux textes au son de la musique argentine.

À la Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal (métro Sherbrooke)

Réservation obligatoire : (514) 849-8540

UNEQ

Union des écrivains et écrivaines québécois

Entrée libre

CONSEIL DES ARTS

LIVRES

LE FEUILLETON

Poésie des Terres-Stériles

LE BUVEUR DE LUNE

Göran Tunström
Traduction du suédois par Marc de Gouvenain
et Lena Grumbach
Actes Sud/Leméac, Arles/Montréal
1997, 302 pages

« J'aimerais une société qui rétribuerait des gens dans des chaises longues, placées de-ci de-là, dans la campagne suédoise, aux carrefours, au bord de l'eau, selon les envies et les phobies de chacun. Écrivains sans intentions! Des miroirs de l'époque et des bruits qui courent, de ces conversations privées qui sont de plus en plus étouffées par les dictatures de l'intellectualisme et de la technologie. Des observateurs des craquements. Une certaine impatience m'empêche encore de devenir l'un d'eux », confiait Göran Tunström à son traducteur et ami Marc de Gouvenain un jour où il le visitait chez lui dans le sud de la France. C'était en 1990.

L'année suivante paraissait *La Parole du désert* et, en 1993, de *Planète en planète*, qu'il vint présenter au Salon du livre à Montréal. Peu de gens le connaissent; pourtant, il est un écrivain majeur dans son pays et l'une des valeurs sûres d'Hubert Nyssen, éditeur d'Actes Sud, qui publie aujourd'hui son sixième livre, *Le Buveur de lune*.

Romancier au long souffle, nouvelliste, poète, homme de radio et grand voyageur, Göran Tunström sait admirablement traduire ces « valeurs des craquements » auxquelles il fait allusion, valeurs qu'on pourrait traduire aussi bien par scintillements, bruissements sismiques, chant initiatique du vent, tremblements d'être, froissements, laves émotives... Car Tunström est un poète de l'émotion, de ces fils invisibles qui tissent les vies et qu'on voit parfois sourdre, l'espace d'un instant, à travers un regard, un visage qui s'illumine ou s'assombrit.

Étonnante confession d'un écrivain qui avoue par ailleurs avoir rencontré des centaines de personnes sur différents continents, personnes qu'il a interrogées, qui lui ont répondu, avec qui il a échangé, mais dont il n'a pas retenu une seule parole, ni compris un seul mot... parce qu'il était occupé à les regarder, intensément, et que dès que vous regardez quelqu'un comme on s'imprègne de la beauté d'un coquillage ou d'un paysage, on n'est plus dans le monde mais en son envers, au-delà des mots. Pourtant, ces mêmes gens feront partie, un jour ou l'autre, sans qu'ils le sachent, de ses récits.

Tunström part toujours de ce qu'il a vu. Est-ce de sa faute si le visage est pour lui une fascination durable, et la relation humaine essentiellement une ouverture qui ne tolère pas la définition? De là son appétit de merveilleux, de magie, de forces telluriques, de secrets qu'emportent les êtres dans leur tombe. De là aussi ces récits qui montrent toujours des êtres marginaux, un peu fous, des situations de vie ou d'existence au bord du gouffre... ou de la poésie pure!

Haldor et Pétur

Cette histoire est essentiellement celle d'Haldor dont le fils, Pétur — ici le narrateur —, décide de faire le récit après sa mort. « Papa est ma mère. Il me nourrit de confiture de raisin des corneilles et de flans à base de gelée de lichens: tels sont les premiers souvenirs évoqués en cette ingrate terre islandaise. Pourquoi habiter là et pas ailleurs, demande Pétur à son père? « Parce que le serpolet brille et que l'herbe-à-moutons sourit, au milieu de la grisaille. Parce que une fois par an nous devons nous rendre aux Terres-Stériles pour nous souvenir que nous sommes des particules à l'intérieur d'un rêve cosmique. »

Ce père-mère, cultivé, amoureux de musique, de cuisine et de philosophie astrale, « génétiquement optimiste », qui fait de la radio, un peu de poésie et rêve de sa femme qu'il a à peine connue, est un homme d'une infinie bonté pour son fils (« En Islande — constate le narrateur —, les enfants sont respectés, qu'ils soient ou non issus d'un mariage légitime. Nous ne possédons pas d'autre aristocratie que les enfants. »).

Il est surtout une sorte de grand enfant qui vit en symbiose avec les forces de la nature et croit que la vie est une « construction mouvante au sein d'une dimension autre que celle dans laquelle nous croyons vivre — une mousse extrêmement fine sur les faces découvertes des pierres, des spores à peine visibles sur des centaines de millions d'années qui ne sont rien non plus ».

Tout un programme pour un jeune enfant qui le découvre un jour, debout les bras levés vers le clair de lune, recueillant en ses mains rassemblées en coupe quelques gouttes de lait qui en tombent. Puis l'apparition progressive, fantomatique, d'une femme (une fée, pense l'enfant) qui l'attire vers elle. Lubies, fantasmagories d'un enfant? Plutôt transpositions poétiques (oniriques) de rencontres faites la nuit par le père... « Pourtant, tu veux qu'elles viennent? », lui demande Pétur. — Des espoirs. Chaque rencontre est un espoir. On ne peut jamais savoir à l'avance [...] Il y a longtemps, dans un rêve peut-être, on m'a promis une rencontre avec le Toi Absolu: une femme de grande beauté, sage et en appétit sexuel, et chaque fois qu'une femme est devenue humide contre moi, j'ai pensé que cette fois, cette fois la vie allait enfin me révéler son sens profond, son sens absolu. » Il y a du romantique chez Tunström, et un sens onirique de la rencontre.

Cette relation privilégiée avec le fils ne durera cependant pas. Tout commence peut-être avec cette histoire de ballon que son père lui remet à l'âge de douze ans, au moment où il juge qu'il est devenu un adulte. Ce ballon, véritable objet magique, il le perdra quelques jours plus tard après l'avoir catapulté dans l'enceinte du consulat de France. « On peut ravoire le ballon, m'sieur? » Et l'ambassadeur de lui rétorquer: « Non. Ce ballon est la propriété de l'Etat français. » Dure humiliation pour ce pays qui n'est véritablement parvenu à son indépendance qu'après la guerre, et que le père aussi bien que le fils ressentiront comme un affront majeur.

Ce ballon, jamais plus il ne le retrouvera, malgré les efforts de son père qui a des connaissances au sein du gouvernement. Exit l'enfance. Le temps passe. Le voilà dix ans plus tard ambassadeur commercial de son pays, à vendre du poisson à travers le monde, prolongeant son séjour en France et répondant de moins en moins aux lettres de son père (superbes lettres, d'ailleurs). Jusqu'à un jour où il rencontre par hasard la petite Juliette, fille du fameux ambassadeur qui l'avait humilié, et qu'il réalise le rêve de son père: celui de la rencontre avec le Toi Absolu. C'est aussi l'heure du grand départ pour le père, et la douce revanche de voir, avant de mourir, le ballon repris sous les espèces de la fille de l'ambassadeur. La boucle est close. Les symboles ont repris leur place, les pertes ont été compensées et le fils peut enfin écrire l'histoire du père.

Le sens du récit

Si la littérature est porteuse de nos rêves comme de nos angoisses, alors Göran Tunström y réussit merveilleusement. Pas un instant d'ennui à la lecture de ce roman. Servi par un sens inné du récit et de l'image sensible, l'art de laisser entendre beaucoup plus que ce qui est dit, une remarquable clarté de langue, souci du détail concret, matériel, sans compter sa charge d'humour — un humour espiègle, léger, gentiment ébahi devant les fictions du réel, qui induit la bonne humeur —, il force l'admiration.

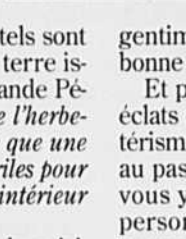
Et pour ceux qui croiraient, à partir de ces quelques éclats de lecture, que Tunström pratique volontiers l'esotérisme ou cultive les champs astraux, ne dédaignant pas au passage céder à une sorte d'écologisme surréel, ne vous y trompez pas. Son récit, et les réflexions de ses personnages (souvent nourris à même les grands auteurs et les philosophes), laissent constamment entrevoir des profondeurs tragiques. La mort est une redoutable interlocutrice en ces Terres-Stériles. Et quand l'auteur lance sa ligne dans les bancs de mots, il en sort souvent de magnifiques images. « Parfois, j'ai l'impression, passé le coin du temps, de sentir une forte odeur de pommes venue de l'espace. »

denisjp@mink.net



Jean-Pierre Denis

Quand la littérature est porteuse de nos rêves comme de nos angoisses



LITTÉRATURE FRANÇAISE

Une vie brève, insaisissable

Le roman qui a obtenu l'Interallié

LA PETITE FRANÇAISE

Eric Neuhoff
Éditions Albin Michel, Paris, 1997, 241 pages

NAÏM KATTAN

Il faut lire ce roman jusqu'au bout pour que l'intention de l'auteur ne s'apparente pas dans notre esprit à la banalité ou, ce qui est peut-être pire, à la fabrication.

C'est l'histoire d'un garçon, le narrateur, et surtout d'une fille dont on ne connaîtra pas le nom car tout le monde l'appelle Bébé. Enfant de riches, parents divorcés, père mort dans un accident d'avion. Pour la décrire, j'emprunte le style télégraphique de l'auteur: le minimalisme poussé à l'extrême. Des observations lapidaires, des remarques qui sonnent comme des sentences parsèment le texte.

Le narrateur est un journaliste qui couvre les restaurants et dresse des portraits de personnages à la mode. Nous sommes dans le Paris des artistes, des écrivains et surtout des hommes et des femmes riches et désœuvrés. Ceux-ci ne quittent le sixième arrondissement que pour aller à un dîner ou à un déjeuner dans le seizième. Les quartiers de l'Opéra et des Champs-Élysées sont abandonnés aux basses classes des touristes et de tous les « non-branchés ».

Le ton de ce roman rappelle la Sagan de *Bonjour tristesse*. Et, en dépit du mépris que l'auteur voue aux Américains, il emprunte son style à Brautigan. Sauf, que passé de mode, tout style tombe dans le procédé. Ici, cependant, l'absence d'adjectifs correspond à l'intention et à l'esprit

de cet auteur allergique à toute analyse, à toute psychologie.

Bébé a vingt ans. Elle se promène de magasins en restaurants, sans projet, sans occupation, dans le seul but de butiner le suc de la vie à pleine bouche. Le narrateur, ébranlé, fasciné, absorbe cette vie et croit y participer. Bébé l'entraîne, le mène, le dirige. Libre de ses mouvements, elle disparaît pendant des semaines, revient sans s'annoncer et tout recommence. Qui est-elle? Que veut-elle? Tout et rien. Elle incarne la vie à l'état brut, naturel et cru.

Les deux jeunes gens se déplacent, voyagent. Grâce à ses parents, Bébé connaît tous les grands hôtels, tous les magasins, ainsi que les restaurants chics d'Europe et d'Amérique. L'homme la suit. Il est à sa traîne, l'aime sans oser le dire tout haut, mais il la craint aussi et la redoute. Bref, s'il vit l'instant, il le fait en pleine incertitude.

On peut lire ce livre comme une blquette. Il porte des préjugés de notre époque. La femme mène, fait peur mais, mais demeure sans substance, insaisissable. Le narrateur n'a d'autre choix que de la suivre, de vivre le quotidien en sa compagnie, sans projet, au risque de tomber tôt ou tard dans la marginalité. Pour s'en délivrer, il l'envoie à la mort et l'accident de voiture vient à son secours à point nommé. Dès lors, il a tout le loisir de revivre nostalgiquement son amour dans l'écriture. Celle-ci semble s'effacer devant une vie aussi puissante qu'indéfinissable non au-delà des mots mais dans leur absence. Telle une ébauche, sans saisir la vie, l'auteur nous la fait deviner.

Soulignons, enfin, que ce roman a obtenu cette année le prix Interallié.

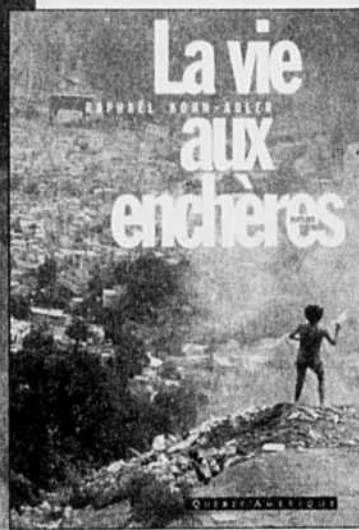
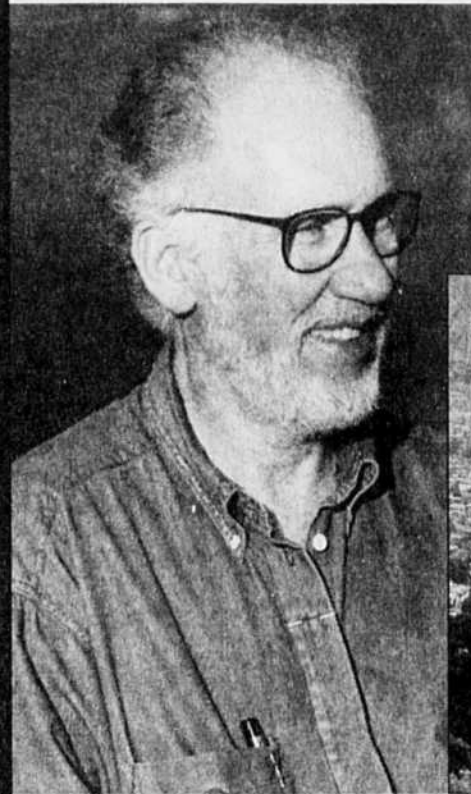
QUÉBEC AMÉRIQUE

La richesse du texte... et de l'Histoire

La Vie aux enchères

Raphaël Korn-Adler

Un roman troublant sur un sujet-choc: un éventuel trafic d'organes humains entre l'Amérique latine et l'Europe. Un thriller d'une grande efficacité où s'affrontent des personnages fascinants, certains cruels, mais d'autres habités d'un grand humanisme.



504 p., 24,95 \$, ISBN : 2-89037-922-1

«Le premier roman de Raphaël Korn-Adler fait frémir. [...] la force seule de l'horreur apporte une autre dimension au thriller.»
Jean-Claude Surprenant, *Le Droit*

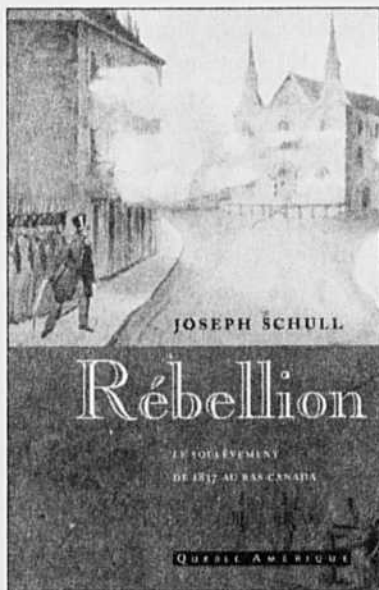
«Quand la fiction s'approche à ce point de la réalité, c'est à donner la chair de poule. Un roman-choc à lire absolument.»
Valérie Lessard, *Ce Soir en couleur*, SRC Ontario-Outaouais

Rébellion

La première traduction du célèbre livre de Joseph Schull.

Une chronique passionnante de la révolte des Patriotes, qui expose avec lucidité et précision les causes et les conséquences de ces événements incontournables de notre histoire collective.

318 p., 26,95 \$, ISBN : 2-89037-903-5

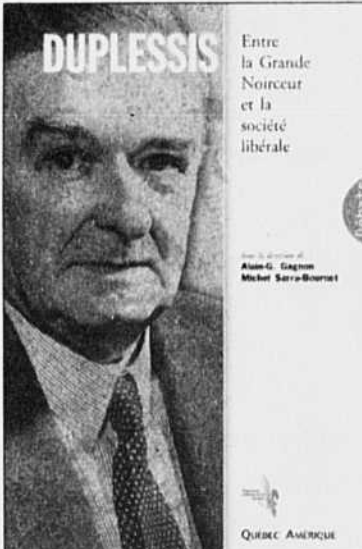


Duplessis : Entre la Grande Noirceur et la société libérale

Un livre réalisé sous la direction d'Alain-G. Gagnon et de Michel Sarra-Bournet.

Au-delà du procès d'intention et de la stérile polémique, *Duplessis : Entre la Grande Noirceur et la société libérale* démontre avec discernement et subtilité que tout n'a pas encore été dit sur Maurice Duplessis.

398 p., 26,95 \$, ISBN : 2-89037-935-3

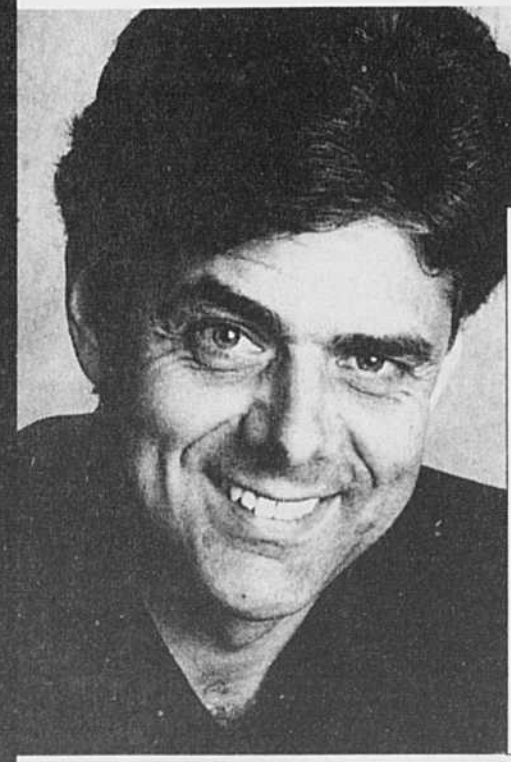


Le Millionnaire

Marc Fisher

Qui n'a jamais rêvé de devenir riche? Voici la version entièrement revue du premier best-seller international de l'auteur, une fable moderne où même la réussite et la richesse peuvent donner lieu au discours de la plus grande sagesse.

Vendu à plus d'un million d'exemplaires, *Le Millionnaire* a été traduit à ce jour en plus de vingt langues. «Un livre très inspirant.»
Julie Snyder, *Le Poing*



120 p., 14,95 \$, ISBN : 2-89037-926-4

QUÉBEC AMÉRIQUE

<http://www.quebec-amerique.com>

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le féminisme nouveau est arrivé

CONTRE-VOIX

Essais de critique au féminin
Lori Saint-Martin, *Nuit blanche*
Montréal, 1997, 294 pages

Depuis une vingtaine d'années, l'essor des études féministes en milieu universitaire a suscité un intérêt marqué pour la question de la sexualité de l'écriture et, à travers elle, de l'émergence d'une nouvelle subjectivité féminine. Pour décrire l'écriture au féminin, une pléthore de concepts hybrides ont alors vu le jour. Mentionnons pour mémoire l'écrire-femme, l'écriture-fiction, la fiction critique et — puisqu'on y est — la «*nourricriture*». Il semble que l'on soit revenu de cette phase d'expérimentation à tout crin dont le principal défaut fut l'hermétisme dans lequel se sont complu, il faut bien le dire, certaines tenants du féminisme radical.



Robert Saletti

social.

Le piège de la marginalisation

Les textes réunis dans *Contre-voix* se divisent en trois catégories. Il y a d'abord ceux qui portent sur la théorie de l'écriture au féminin. Sont principalement convoqués, interrogés, dans ces textes, les théories de Luce Irigaray et d'Hélène Cixous, deux essayistes phares du féminisme radical des années soixante-dix et quatre-vingt. Y est réfutée l'idée d'une langue spécifique féminine, tout à fait différente de la langue masculine dominante. Y est plutôt affirmé le principe d'une écriture au féminin capable d'inclure les autres sans s'exclure, de prendre sa place particulière sans effacer le masculin. Viennent ensuite des textes consacrés à l'analyse de certains discours masculins à propos des femmes.

Le plus percutant de ces textes est

celui dans lequel Lori Saint-Martin compare trois romans de Jacques Godbout, Hubert Aquin et Victor-Lévy Beaulieu dans le but de montrer que, sur le plan des rapports hommes-femmes, ils ne se distinguent malheureusement en rien des œuvres de l'avant-garde littéraire de nos cousins hexagonaux (Robbe-Grillet, Bataille, Klossowski) dont la structure érotico-pornographique révèle, selon une critique française (Anne-Marie Dardigna), un mépris flagrant de la perspective féminine.

Pourquoi les protagonistes masculins de ces romans fondent-ils leur jouissance, présumée libératrice, sur la souffrance des femmes (viol, inceste, assassinat)? Plus près de nous, pourquoi l'exercice de décolonisation des mentalités proposé par des romanciers «nationalistes» comme Godbout, Aquin et Beaulieu s'est-il fait sur le dos — et le corps — des femmes? En fin de compte, les relations vicieuses entre les sexes décrites dans leurs romans n'expliquent-elles pas en partie l'impasse à laquelle aboutit le roman nationaliste québécois?

De loin la plus abondante, la troisième catégorie de textes se penche sur les œuvres au féminin contemporaines (surtout québécoises). Lori Saint-Martin y prend par exemple ses distances d'un des textes-cultes de la grande période féministe des années soixante-dix: *L'Eugénie*, de Louky

Bersianik, dont elle reconnaît la valeur parodique. Mais comme la parodie est foncièrement un simple renversement des valeurs traditionnelles, le travail qui consiste à définir de nouvelles valeurs reste à faire.

Décrire l'oppression patriarcale n'est que le début de la libération, si l'on veut. La rupture est une chose, la continuité en est une autre. Dans la perspective évolutive ou progressiste de Lori Saint-Martin — «*En féministe et en littéraire, je veux interroger les stratégies textuelles comme la parodie, leurs promesses et leurs pièges, dans le but d'aller toujours plus loin*» (nous soulignons) —, il y aura donc deux générations de féministes: les «aînées» (Bersianik, Nicole Brossard, France Théorêt, Jovette Marchessault, etc.), aux textes explicitement engagés et revendicateurs, et les «jeunes» (Monique LaRue, Louise Côté, Lise Harou, Suzanne Jacob, Carole Massé, Francine Noël, Nicole Houde, etc.), aux textes qui ne s'affichent pas fémi-

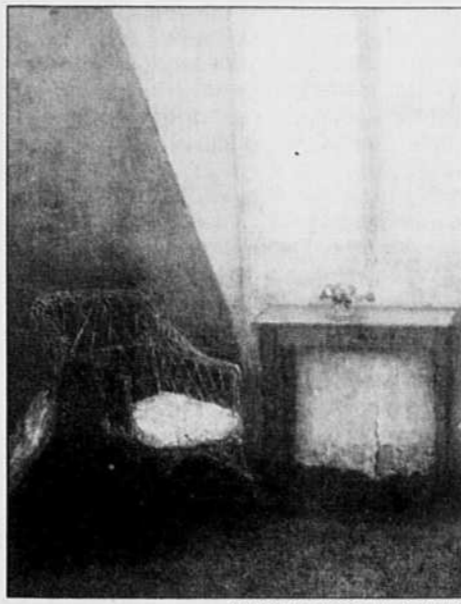


Illustration Gwen John
Œuvre de la page couverture du livre de Lori Saint-Martin, *Contre-voix*.

nistes mais qui proposent un paysage idéologique féminisé.

Avec le résultat que la question de fond que pose ce nouveau féminisme — on a envie de dire: nouveau et amélioré — n'est plus seulement: «qu'est-ce qu'une femme?», «qu'est-ce que l'identité féminine?», mais aussi bien «qu'est-ce qu'un homme?», «qu'est-ce que l'identité masculine?». C'est à cette nouvelle vague d'écriture au féminin que Lori Saint-Martin réserve le nom de métaféminisme. «*Méta*» pour «après» le féminisme, mais surtout parce que ce préfixe désigne «ce qui englobe», comme dans «métalanguage», et «ce qui transforme», comme dans «métamorphose».

Voix, chant et champ

Le néologisme «contre-voix», qui donne à l'ouvrage son titre, signale deux choses. La première se rapporte à l'importance de la voix dans la critique littéraire en général, et dans la critique féministe en particulier. On sait le fécond usage que Barthes a fait de cette notion, qui renvoie à une musique intérieure, à une parole personnelle, à une inflexion originale de la narration.

La seconde se rapporte au préfixe «contre» qui peut marquer la distance, l'opposition, mais aussi la proximité, voire le contact. Par rapport à l'ensemble de l'histoire et de la critique littéraires traditionnelles, la critique au féminin est certes dissidente, mais cela ne l'empêche pas de participer de la même volonté d'éclairer et de faire rayonner les textes.

Comme un contre-chant en musique ou un contre-champ au cinéma, la contre-voix féminine s'oppose et s'ajoute d'un seul élan à la voix masculine. On connaît la boutade de Sacha Guitry: je suis contre les femmes, tout contre. Au risque de pervertir légèrement la pensée de Lori Saint-Martin, peut-on dire alors que la critique au féminin, en bout de ligne, est contre la critique au masculin, tout contre?

rosala@videotron.ca

POÉSIE

Repères et inédits

AUTOUR DU TEMPS
Anthologie de poètes québécois contemporains
Éditions du Noroît
collection «Ovale»
Montréal, 1997, 101 pages

RETOUR

Alphonse Piché
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 1997, 60 pages

DAVID CANTIN

Depuis *Kegards et jeux dans l'espace* de Saint-Denis Garneau (paru en 1937), la perspective du temps traverse toute l'histoire de la poésie québécoise moderne. Nous n'avons qu'à penser aux œuvres de Rina Lasnier, de Jacques Brault jusqu'à celles de Louise Bouchard et de Pierre Ouellet. Ce thème suscitera toujours des échos fascinants à travers l'amplitude cruciale de sa dimension existentielle.

Sous la direction littéraire d'Hélène Dorion et de Paul Bélanger, des inédits de plusieurs poètes contemporains de différentes générations abordent, à nouveau, ce long dialogue *Autour du temps*. Très particulier, ce neuvième volume de la collection «Ovale» du Noroît ose nous conduire ailleurs que dans les textes bien connus des repères anthologiques habituels. De Fernand Ouellette à José Acquin, quinze paroles assez différentes s'engagent dans des lieux où s'entrecroisent l'enfance, le destin, la nature et l'amour. Chacun crée une leur essentielle, qui enrichit cette réflexion lyrique dans le mouvement évocateur de son ensemble. Il est surprenant de constater à quel point ces poèmes se retrouvent et se recourent, entre eux, d'une façon très imprévue. Certains ont choisi de retourner vers le passé afin de mieux comprendre l'immédiat (Royer, Amyot, Jacob) alors que d'autres interrogent les conséquences plus philosophiques du temps (Charron, Chamberland, Dorion). D'ailleurs, il faut retenir ces vers percutants d'Yves Préfontaine: «*Le Temps / Le temps n'est qu'ellipse de soi. / L'autre Temps le très ancien, / n'est qu'ellipse / d'une avalanche de galaxies / au temps compté. / Le temps des hommes lui: durée de désastres / et de clartés soudaines, / fragiles. / Le temps des hommes... / [...] Le temps des hommes: / tour à tour éclipses de l'esprit, / nands durs de violence / et floraisons.*» Plus que jamais dans chaque poème, l'impulsion rythmique soulève une constante directement liée au propos temporel qu'il scrute. C'est surtout en écoutant la lecture sur disque compact, qui accompagne cette anthologie, que l'on entrevoit cette symbiose du sens et de la forme. Sans rompre complètement avec le silence nécessaire, les musiques de Violaine Corradi (les percussions, le piano, les cordes) introduisent un passage nuancé vers ces voix qui habitent le poème. Ainsi, l'aspect musical complète ce parcours, nous permettant de renouer avec les grandes tendances de la poésie québécoise actuelle.

Accents graves

Avec *Dernier profil* (Écrits des Forges, 1982) et *Sursis* (Écrits des Forges, 1987), la longue méditation d'Alphonse Piché a pris des accents beaucoup plus graves et concrets. Comme le dernier volet d'un triptyque, *Retour* prolonge cette observation dualisante de la vieillesse confrontée au désir humain. Dans une autre perspective que les textes de l'anthologie du Noroît, le temps trouve dans ces courts poèmes le lieu où se condense l'angoisse intérieure face à la mort éventuelle. Il y a chez Piché une façon très directe, parfois ironique, de saisir sa présence au monde, comme si tout ne pouvait qu'être dit simplement: «*La seule dimension: le temps. Tout ce qui existe est / le temps, concentré ou encadré [...] La vieillesse est le lieu du retour à l'enfance. Mais l'âme crevassée et l'aile sans puissance.*»

Dans un style très laconique, cette poésie se concentre sur le vertige charnel que procurent les joies et les peurs de la solitude. Près de l'aphorisme, l'écriture de Piché révèle la conviction touchante d'un artisan minutieux du verbe. Ainsi, on peut lire ces pages comme les notes dispersées d'un carnet intime: «*L'écorce dure de la mort / de son poids gourmand / de ciel et de terre / nous brise l'échine / elle est de tout et de tous / et de rien / quelques larmes parfois / doux orphelin de la peur / voiles diaphanes / sur des inconnus en lice / sans nul repos de retour / que quelques os / séchés.*» Derrière cette conscience tragique du réel, on découvre pourtant un rire capable de surprendre les moindres replis de l'âme. Loin des formes baroques, il y a tout de même une profondeur que sous-entendent ces observations parfois anodines. Malgré certains détours ludiques un peu faciles, ce recueil surprend dans son besoin irréfutable de sincérité.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Au rythme de la langue

RÉCITS D'UNE PASSION

Gilles Pellerin
Québec, L'Instant même, 1997, 160 pages

RÉMY CHAREST

Au Québec, la langue française se trouve souvent à être une chose et son contraire: on la protège autant qu'on la malmène, on en défend le caractère bien québécois tout en déplorant son irrespect du canon français, on en est fier autant qu'on en a honte, on la truffe d'anglicismes tout en se battant contre eux, etc. Chose certaine, on ne s'en préoccupe jamais avec mollesse, d'où le titre on ne peut plus juste que Gilles Pellerin a donné à son *Florilège du français au Québec: Récits d'une passion*.

Car de Jacques Cartier qui commence à servir le territoire de mots français à Georges Dor qui reproche l'absence d'un nombre adéquat de mots français dans la bouche des gens d'ici, en passant par Alexis de Tocqueville, Étienne Parent, Henri Bourassa, Gaston Miron et combien d'autres, on ne cesse de dire notre langue «la plus belle du monde», d'en souligner le «charme exquis» de l'appeler «diamant», «héritage précieux», d'en faire l'équivalent de la «colonne de feu qui guidait les Hébreux vers la Terre promise». Des termes passionnés, très clairement, qui n'ont d'égal que l'ampleur des critiques qui lui sont adressées pour sa pauvreté, son asservissement de colonisée, etc.

Soulevant autant les fleurs que le pot, *Récits d'une passion* prend donc l'allure originale d'un florilège critique. Qui aime bien châtie bien, après tout, et c'est certainement ce à quoi s'adonne Gilles Pellerin, qui tour à tour admire, gronde et taquine le français d'ici. Dans cet ouvrage qui tient autant de l'essai à part entière que de l'anthologie — des citations de plusieurs pages trouvant, grâce à une mise en page soignée et habile, le moyen de s'intercaler entre les étapes de la réflexion de l'auteur —, le tour d'horizon de notre parler franco-américain est pour le moins large, dans les thèmes choisis comme dans le temps et l'histoire.

Ce n'est pas par hasard que le volume prend une allure un

rien vieillotte. Le cadre général de notre question linguistique s'est établi dès la Conquête, comme on nous le rappelle par des citations du XIX^e siècle qui pourraient aussi bien être des énoncés d'aujourd'hui. Il est assez épatant de voir Ernest Gagnon écrire, en 1892, comment il se débat avec un Français qui émaille sa conversation de mots anglais à la mode: on «*five o'clock*» pour prendre le thé, par exemple. Ne croirait-on pas la suivre les échanges courants entre Québécois et Français, les premiers reprochant aux derniers de dire «sponsor» là où l'on commande, de chercher une «baby-sitter» plutôt qu'une gardienne, etc.?

On se rend compte, à suivre le va-et-vient entre le commentaire ancien et le commentaire moderne sur la pratique du français chez les Canadiens, Canadiens français et Québécois, que la langue est inscrite avec une sorte de permanence dans notre identité. Une permanence de l'ambiguïté, d'une oscillation entre le lyrisme d'un Vigneault chantant *Les Gens de mon pays*, les explorations visuelles et musicales de Rober Racine et la frustration d'un Miron se déclarant tanné, en 1987, de nous voir devenus «*perroquets historiques*» au fil d'une réalité qui «*se reproduit identique dans ses effets et circulaire dans le temps*». Combattre l'invasion de l'anglais, enfourcher notre «*joual de bataille*» pour défendre un territoire linguistique proprement québécois, dialoguer avec un hypothétique français «pur», voilà des occupations dont on n'est pas à la veille de voir le bout.

A l'image des débats sur la langue, *Récits d'une passion* a aussi ses petits moments d'égarement, tel ce chapitre trois, *Une affaire de famille*, qui traite de façon un peu dispersée des liens de parenté tant biologiques que linguistiques. Mais même là, la réflexion reste bellement tournée, dotée d'idées instructives et riches et d'utiles remises en perspective autant historiques qu'internationales. On ne s'en plaindra donc pas trop, d'autant plus que, quelques pages à peine plus tard, *Fort délectable à voir* vient replanter les pieds sur terre à cette aventure multiforme d'exploration de notre langue au fil des siècles. Au total, il s'agit d'un document utile pour préciser nos perceptions de nous-mêmes, d'un genre de cartographie agréable de nos territoires imaginaires, dont nous définissons l'espace avec des mots, les nôtres, quels qu'ils soient.

le poème en revue

Abonnés(e) et Amis(e) d'Estuaire,

Le comité de la revue vous invite au double lancement comprenant le numéro 90, et la parution du deuxième essai: «De l'écriture du poème» sous la direction de Jean Duval.

Jeudi 11 décembre à 18 h 00, aux Terrasses Saint-Sulpice, 1680, rue St-Denis, Montréal.

Lectures de:

Louise Dupré, Stefan Poenak, Suzanne Joly et Carole David

Puisque nous n'avons pu vous faire parvenir une invitation en raison du conflit postal, veuillez considérer celle-ci comme personnelle.

MARIE-CÉLIE AGNANT

Chez votre libraire

Cinq nouvelles qui se passent là-bas, avec ceux et celles qui sont restés. D'autres qui sont partis, certains qui reviennent et qui repartent. Des chroniques sincères, intimistes et troublantes.

Nouvelles - 101 p. - 14,95 \$

ASSAR-MARY SANTANA

Quelque part en Amérique latine, le jour se lève, une jeune fille erre dans la ville... D'où sort-elle? Que lui est-il arrivé? Elle, tout ce qu'elle voulait, c'était aller à une fête...

Roman - 120 p. - 15,95 \$

L'Agenda des femmes

Les femmes face au néolibéralisme

Le point de vue de Claudette Carbonneau (CSN), Lucie Lamarche (juriste, UQAM), Carole Lejeune et Caroline Proulx-Trotier (CQ), Sylvie Lévesque (Fédération des associations de familles monoparentales et recomposées du Québec), Esther Paquet (Au bas de l'échelle) et Ruth Rose (économiste, UQAM).

12,95 \$

les éditions du remue-ménage 4428 boul. Saint-Laurent, bur. 404, Montréal (Québec) H2W 1Z5 Tél. (514) 982-0730

LIVRES

ÉDUCATION

LA VIOLENCE À L'ÉCOLE
Bernard DeFrance
Paris, Syros, 1997, 138 pages

LOUISE JULIEN

S'il est un sujet qu'on voudrait absent des écoles, c'est bien celui de la violence. Mais on n'y échappe pas. Mieux vaut alors s'informer pour mieux la comprendre et tâcher de la mater dans certaines circonstances.
Il existe plusieurs ouvrages sur la violence à l'école, et nous en étudierons

d'autres dans cette vitrine. Mais celui-ci a la particularité d'avoir, si j'ose dire, un passé. Paru d'abord en 1988, cet ouvrage, en édition revue et augmentée, est rédigé par un professeur de philosophie d'un lycée du département de Seine-Saint-Denis, dans la région parisienne, département connu pour ses conflits et sa violence. L'auteur, qui reconnaît que la question de la violence a pris « l'ampleur que l'on sait » et qu'« il ne se passe guère de semaine sans que des incidents plus ou moins violents dans l'école [ne] soient rapportés par les médias », fait de son livre une invitation ou encore un

plaidoyer pour l'éducation à la citoyenneté dont un des enjeux est « d'apprendre à vivre et coopérer avec d'autres, avec lesquels on n'a pas choisi de vivre ».
Il est reconnu que trois facteurs sont importants pour la diminution de la violence: des petites écoles où tout le monde se connaît, où il y a un taux d'échec scolaire relativement bas et un encadrement de qualité puisque la communication entre élèves, enseignants et administrateurs est un élément fondamental.
Il est aussi reconnu que la violence est plus présente dans les zones urbaines. Ce sont des considérations géné-

rales qui n'apportent pas grand-chose au débat, mais l'auteur a plutôt choisi le biais d'exemples puisés dans l'école, de textes d'élèves et de réflexions sur l'innovation pédagogique pour nous communiquer son angoisse et son espoir puisque, de toute façon, « la violence "visible" est une réponse à la violence "invisible" ».
A lire en pensant que cela ne se passe pas chez nous... mais nous ne sommes pas dupes. A lire surtout pour mieux étayer le concept d'éducation à la citoyenneté, qui sera présent dans le curriculum de l'école québécoise en 1999.

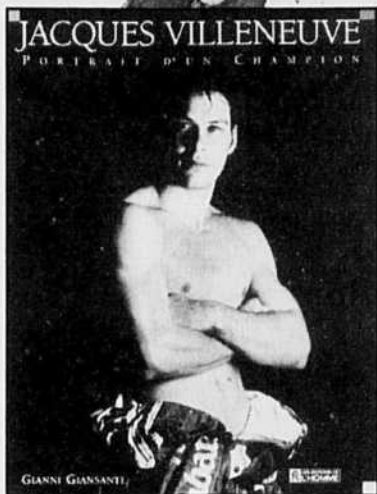


Violences scolaires

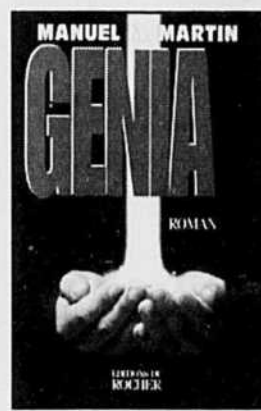
Champigny

Attache ta tuque!

6 succursales incluant Côte-des-Neiges



JACQUES VILLENEUVE
PORTRAIT D'UN CHAMPION
ord. 49,95\$ **39,95\$**



GENIA
ord. 29,95\$ **23,95\$**



COLL. LIVRES-HOLOGRAMMES
(5 TITRES DISP.)
ord. 32,95\$ch **25,95\$ ch.**



LE LIVRE DE NOËL
ord. 34,95\$ **27,95\$**



LAPALME -
LA CARICATURE ET AUTRES SUJETS SÉRIEUX
ord. 19,95\$ **15,95\$**



COLL. ROMAN +
ÉD. LA COURTE ÉCHELLE
(49 TITRES DISP.)
ord. 8,95\$ch **6,95\$ ch.**



COLLECTION 16/96
ÉD. LA COURTE ÉCHELLE
(3 TITRES DISP.)
ord. 14,95\$ ch. **11,95\$ ch.**



COLL. PREMIER ROMAN
ÉD. LA COURTE ÉCHELLE
(63 TITRES DISP.)
ord. 8,95\$ch **6,95\$ ch.**



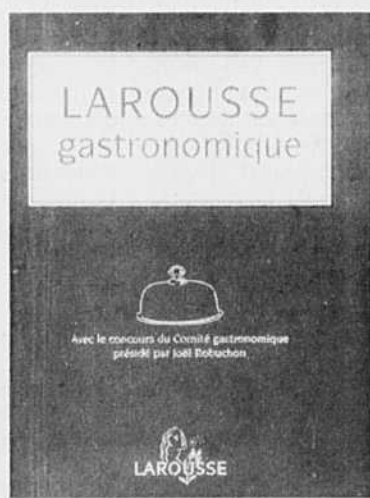
COLL. ROMAN JEUNESSE
ÉD. LA COURTE ÉCHELLE
(70 TITRES DISP.)
ord. 8,95\$ch **6,95\$ ch.**



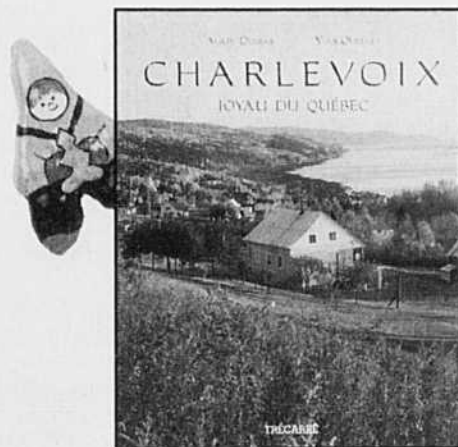
LES ALBUMS
COURTE ÉCHELLE
(63 TITRES DISP.)
ord. 5,95\$ch **4,95\$ ch.**



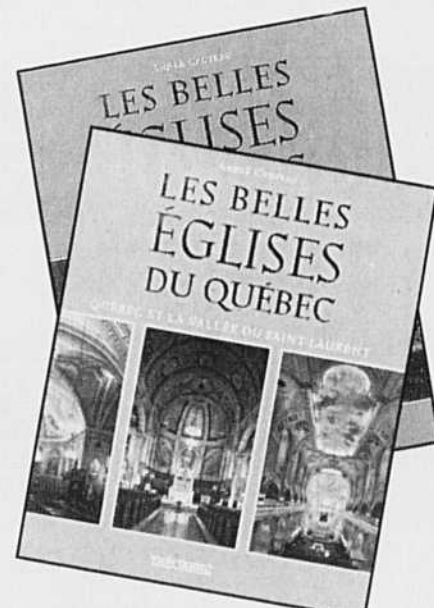
PAUL MARTIN EST
UN HOMME MORT
ord. 14,95\$ **11,95\$**



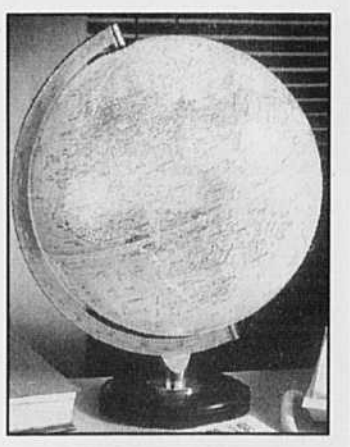
LAROUSSE
GASTRONOMIQUE
ord. 120,00\$ **95,95\$**



CHARLEVOIX
JOYAU DU QUÉBEC
ord. 49,95\$ **39,95\$**



LES PLUS BELLES ÉGLISES DU QUÉBEC
• MONTRÉAL
• QUÉBEC ET LA VALLÉE DU SAINT-LAURENT
ord. 59,95\$ch **47,95\$ ch.**



GLOBE TERRESTRE
LUMINEUX / MICHELIN
Demi-méridien en métal doré à l'or fin 24 carats, gradué en degrés. Pied en bois tropical.
ord. 149,95\$ **99,95\$**



LA PASSAGÈRE
MADELEINE
OUELLETTE-MICHALSKA
ord. 19,95\$ **15,95\$**



NOUVEAU GUIDE
DU DÉPANNAGE
ord. 39,95\$ **31,95\$**



FLORE LAURENTIENNE
ord. 58,00\$ **45,95\$**



• **LES VOIES DU PASSÉ 1870-1965**
• **DES FORÊTS ET DES HOMMES 1880-1982**
ord. 29,95\$ch **23,95\$ ch.**



JOURNAL INTIME
2 TITRES DISP.
ord. 19,95\$ch **15,95\$ ch.**

PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU 4 JANVIER 1998

Champigny

OUVERTS DE 9H À 22H

SAINT-DENIS
4380 rue Saint-Denis, Montréal (514) 844-2587
Fax: (514) 848-0169 tél.: 1 800 817-2587
Stationnement gratuit à l'arrière. Entrée rue Drolet

CÔTE-DES-NEIGES
5219 Côte-des-Neiges
Montréal (514) 344-2587

LAURIER
371 Laurier O.
Montréal (514) 276-2587

BROSSARD
Mail Champlain
2151 boul. Lapinière
Brossard (514) 923-2587

ANGRIGNON
Carrefour Angrignon
7077 boul. Newman
LaSalle (514) 365-2587

LAVAL
Centre Laval
1600 boul. Le Corbusier
Laval (514) 682-2587

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

L'histoire tourmentée du livre

LE LIVRE EN RÉVOLUTIONS

Roger Chartier
Éditions Textuel,
Paris, 1997, 160 pagesÀ QUOI SERT
LA LITTÉRATURE?Danièle Sallenave
Éditions Textuel, Paris, 1997,
120 pages.

Bouillon de culture, ce n'est pas seulement le titre d'une émission de télé. C'est aussi l'image qui sied tout à fait à l'ère actuelle en gestation, faite de communication, de déluge d'information, de cacophonie, de distorsions et d'un imminent déséquilibre médiatique. Bref, ça bouillonne. Et nul doute que dans ce contexte le «livre est en révolution». L'objet en soi comme ceux qui les mettent au monde: auteurs, éditeurs et lecteurs.

Vous en doutez? Naviguez un peu. Lisez en hypertexte. Visitez les sites Web, comme *Alexandrie* ou le *Projet Gutenberg*, qui proposent des textes numériques (et non uniquement des catalogues), préfigurant peut-être les bibliothèques virtuelles à venir. Voyez la prolifération des nouveaux supports hors-ligne comme le cédérom et le DVD. Du côté du marché du livre, voyez l'énorme succès de Amazon.com, une librairie virtuelle américaine sur le Web. Ouverte 24 heures sur 24, on peut y trouver quelque 2,5 millions de titres, dont 1 million de livres épuisés mais numérisés. (Les plus grandes librairies ne pourraient offrir que 175 000 titres au maximum.)

Qu'allons-nous perdre? Qu'allons-nous gagner dans cette révolution? Que représente, dans l'histoire du livre, l'avènement de l'ère électronique?

Questions omniprésentes, obsédantes, au cœur des soucis contemporains d'accès au savoir et à la connaissance. Ici, Roger Chartier, historien du livre et de la lecture, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales, tente quelques réponses en s'entretenant avec Jean Lebrun.

Le recul historique lui permet de faire des rapprochements intéressants. On prend conscience notamment de la relativité de nos concepts même de lecture, d'auteur et de texte.

Le livre n'en est pas à sa première révolution. «Les [premiers] lecteurs des codex avaient dû se débarrasser de la tradition du rouleau», écrit Chartier. Cela n'avait sans doute pas été facile. La transition fut également difficile dans toute une partie de l'Europe du XVIII^e quand il fallut s'adapter à une circulation beaucoup plus effervescente et éphémère de l'imprimé.»

Le glissement progressif

Certes, l'histoire est faite de

grandes dates. Gutenberg: 1450. Mais la réalité ne se vit jamais comme une coupure radicale. Le glissement progressif, l'enchevêtrement est la règle. «L'écrit copié à la main a survécu très largement à l'invention de Gutenberg, jusqu'au XVIII^e, voire au XIX^e siècle.» Chartier rappelle même que «le dissident du XX^e siècle qui opte pour le samizdat [...] perpétue cette forme de résistance».

Des phénomènes oubliés depuis longtemps semblent parfois renaître avec l'ère de l'électronique. Les incertitudes autour de la notion d'auteur, par exemple. Que représentait-il lorsque les textes étaient recopiés à la main et transformés par le copiste; ou lorsque les volumes consistaient le plus souvent en des ramassis de textes disparates et anonymes? Reconnu progressivement, il a réussi à faire

valoir ses droits au XVIII^e siècle, grâce à Beaumarchais entre autres. Mais aujourd'hui, voilà que les «acquis» semblent moins acquis. Chartier affirme que «le nouveau support du texte permet des usages, des managements et des interventions du lecteur infiniment plus nombreux et plus libres que n'importe laquelle des formes anciennes du livre». Le lecteur en hypertexte est plus que jamais une sorte de producteur, qui peut agencer, juxtaposer, recomposer des textes. Aux yeux des internautes les plus idéologiques (John Perry Barlow, par exemple), les droits d'auteur seraient le principal frein à la réalisation de leur rêve de la bibliothèque universelle.

«Pour les auteurs d'aujourd'hui, prétend Chartier, le danger de perdre leurs droits est en effet plus répandu que celui de perdre leur liberté.» «La force de l'écrit est d'avoir rendu tragiquement dérisoire la noire volonté de contrôle qui a notamment marqué l'Inquisition et la période nazie. Cette force de l'écrit, conclut l'historien, elle est décapée par l'édition électronique, dont la propriété est d'être insaisissable, incontrôlable, virtuelle, donc multipliable à l'infini.

L'auteur peut même devenir plus facilement que jamais son propre éditeur, voire son diffuseur. La révolution en cours brouille donc une séparation des tâches, et une organisation de l'économie du livre hérité du siècle dernier.

La lecture

La lecture? Chartier nous fait comprendre que l'électronique produit un mélange intéressant.

Certes, l'inscription du texte sur écran crée une distribution, une organisation, une structuration du texte qui «n'est pas du tout la même que celle que rencontrait le lecteur dans le rouleau de l'Antiquité». Les deux mains de Platon étaient mobilisées pour tenir le rouleau. Lire et écrire simultanément était difficile: «il ne pouvait alors que dicter à un scribe ses réflexions.» Mais la lecture «électronique» diffère aussi de ce que les lecteurs médiévaux, modernes et



contemporains ont connu, soit un livre manuscrit ou imprimé, «où le texte est organisé à partir de sa structure en cahiers, feuillets et pages».

Chartier prétend que le lecteur sur écran a le meilleur des deux mondes. Le texte lu déroule devant ses yeux un peu comme dans l'Antiquité (verticalement et non horizontalement). D'un autre côté, bien que les frontières du texte électronique ne soient plus aussi radicalement visibles que dans le livre relié, «il peut utiliser des repères tels que la pagination, l'indexation, le découpage du texte».

Intéressant, le livre le Chartier nous laisse toutefois un peu sur notre faim. Certes il est superbement illustré, comprenant quelque cinquante reproductions de toiles et photos, ce qui ajoute à la lecture. Mais on vient à se demander si l'entretien convenait vraiment à cette réflexion. Car elle aurait gagné à être plus systématique.

Chartier a beaucoup écrit sur le sujet. Or, la conversation la force à effleurer plusieurs aspects cruciaux. Résultat: on cherche un peu la thèse de l'auteur à travers les parallèles et rapprochements historiques. Chose certaine, il est matérialiste, affirmant que «la forme de l'objet écrit gouverne toujours le sens que les lecteurs peuvent donner à ce qu'ils lisent». En découle un relativisme qui fait que Chartier constate beaucoup, mais juge très peu. Trop peu.

En définitive, on s'interroge: le livre disparaîtra-t-il ou non? Chartier ne propose aucune réponse claire. Certes, il nous dit qu'il est toujours et perpétuellement en révolution. Mais encore? Que signifie cette croissances, dans les dernières décennies,

dustrie du livre, malgré l'apparition des photocopieurs et des nouvelles technologies? L'auteur aurait pu proposer son interprétation de ce type de phénomène. Aussi, le livre n'est-il pas plus facile à consulter et plus accessible que d'autres supports électroniques, notamment le cédérom? Qu'en pense-t-il? *Le Livre en révolutions* ne nous le dit pas.

Sallenave

Sur cette question, on profitera de opinions claires de Danièle Sallenave dans *À quoi sert la littérature?* Universitaire et écrivain, prix Renaudot 1980, n'a rien contre la lecture sur d'autres supports que le livre «s'il s'agit de stockage et de diffusion d'informations, par exemple, sur l'élevage de marmottes ou la culture du sorgho en Asie du Sud-Est». Mais, s'interroge-t-elle de façon pertinente, «quel pourrait être le bénéfice de ces supports pour la fiction, la littérature, la poésie?»

Une de ses craintes paraît du reste justifiée: que le repérage des mots-clés, permis par l'électronique, permettent «de sauter des passages et d'arriver plus vite à la fin», ou de voir dans l'ouvrage que les aspects qui nous intéressent. Certes, dans un livre, on peut toujours sauter des pages. Mais son inquiétude est que les nouveaux supports accentuent les tendances vers ce que Hannah Arendt appellerait la «reader's-digestisation» de la culture (RD proposait des résumés de grands livres). Une lecture utilitaire ou professionnelle qui veut tout de suite et qui refuse de se soumettre à un ordre imposé par un auteur. Mouvement que la systématisation des index, aux États-Unis, dans les livres savants et dans les biographies, préfigure peut-être.

Concluons de façon optimiste: l'écrit ne disparaîtra sûrement pas. Mais le livre? Non plus. Les inventions, en matière de savoir, au lieu de se substituer les unes aux autres, semblent s'accumuler, créant un monde où circule toujours plus d'information. Tout ça n'aide pas nécessairement la culture, qui surnage dans le déluge, bousculée par les... bouillonnements.

arobitaille@sympatico.ca

LITTÉRATURE FRANÇAISE

L'art du temps perdu

Un roman d'amour qui a touché
le cœur des lycéens

LE MAÎTRE DES PAONS

Jean-Pierre Milovanoff
Julliard, Paris, 1997, 219 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Ils ont autour de dix-sept ans. Ils habitent dans toute la France et fréquentent le lycée de leur quartier. Ils sont mille huit cents lecteurs, décidés à choisir le meilleur roman de l'année. En main, ils ont eu une liste de neuf titres parmi les onze qu'a sélectionnés l'Académie Goncourt. Et pas des plus faciles: Pascal Bruckner, Lydie Salvayre, Patrick Rambaud, Jean-Pierre Amette... S'ils se sont partagé la tâche, ils ont tout de même lu passionnément, discuté, défendu, voté. Enfin, ils ont envoyé leurs délégués pour argumenter encore et pour trancher. Et le même jour que le Goncourt, leur choix est tombé: leur préférence va au *Maître des paons* de Milovanoff.

On se souviendra que l'an dernier, ils s'étaient pris de passion pour Nancy Huston. Milovanoff n'est pas de la même trempe. Son roman est une histoire beaucoup plus simple que bien d'autres en lice. Mais cet auteur nimois, de mère provençale et de père russe, a reçu des avis élogieux de la plupart des critiques, avant le choix des lycéens. A croire que sa douceur et le ton de conversation de son style, bien vantés, ont su rejoindre un grand nombre de lecteurs et convaincre les jeunes que ce récit d'un amour malheureux, conduit par un personnage naïf, une sorte d'adolescent éternel, exprimait mieux la fatalité et le mystère d'une vie qu'un roman torturant et plongé dans les affres de l'inconscient.

Milovanoff n'est pas un débutant. Il a délaissé le roman pour écrire des poèmes et du théâtre. Il a même quitté son métier de producteur à la radio pour se consacrer à l'écriture. Son retour à la fiction romanesque marque un désir d'affirmation narquoise, celle de camper un personnage velléitaire, rêveur, attaché à de petits riens qui font le prix de son existence. Sans aucun doute, son livre porte un très joli titre, *Le Maître des paons*, étrange et digne d'un conte oriental. Plus encore, il est traversé par des personnages plus oniriques que réels. D'abord une jeune fille lointaine, éperdument aimée par le narrateur qui consacre sa vie à cet amour inavouable, secret, condamné par l'absence de réciprocité. Puis il y a son père, le maître des paons (ces oiseaux majestueux circulent dans le parc du domaine), un peintre silencieux et bourru qui s'adonne à l'observation des oiseaux. Enfin vient le frère, un étrange garçon qui sait toujours tout d'avance car il a le don d'entendre les moindres frémissements lointains.

Ce roman explore donc, avec une fantaisie certaine, toutes sortes de distances. Le narrateur triste, gauche dans ses relations, tricote ses regrets à coups d'occasions ratées. Dommage pour lui! Mais on se laisse conduire par cette déambulation en marge d'un bonheur entrevu, qu'il dépasse avec une certaine hébété. Sombrière et langoureux, le personnage rêve sa vie, sans se donner la peine d'agir. Passif, il semble si gentil et attachant, parce qu'il n'éprouve aucune honte de lui-même. Et comme il vit en paix avec sa conscience, on accepte

Jean-Pierre Milovanoff

Le Maître
des paonsroman
Julliard

qu'il préfère s'immerger en lui-même, quelles qu'en soient les émotions, toutes sauf le bonheur. Sa paresse, en fait un art de vivre, lui permet des contacts éphémères avec les autres, dont il goûte longuement la saveur et que le souvenir transforme dans une myriade de sensations infimes.

La vanité du paon

Toute l'histoire se déroule autour d'un mas provençal, une propriété parée de vertus oniriques, que le narrateur hante sans jamais s'y installer. Éternel invité mais jamais vraiment accueilli, il se laisse piéger dans ses malaises avec insouciance, sachant fort bien que son but — conquérir la fille de la maison — lui échappe et qu'il ne réactive en ces lieux que son amour transi. «A qui la faute si j'ai laissé passer non seulement l'heure d'apprendre mais le bonheur des récréations et des jeux, et si, par mauvaise honte et délicatesse naïve, je n'ai pas agrippé au chignon, quand il était temps, la fortune à la chevelure dorée?» Cette absence d'ambition plaide évidemment pour l'art du temps perdu. Ce qui n'est pas une perte de temps.

Jean-Pierre
Milovanoff

Mais le titre, n'est-ce pas la clé des songes? Le paon, cet oiseau à la parade extravagante, se pavane dans l'univers des symboles comme un appeau. Beau comme un soleil rasant le sol, il renvoie à ces oiseaux d'or, capturés dans les contes de Grimm, qui refusent de chanter lorsqu'on les met en cage. Mais contrairement à l'oiseau de feu de la célèbre légende russe, il ne sera l'instrument d'aucun mariage. Incapable de voler, sa flamboyante beauté ne concrétise pas le plaisir. Être hybride, l'oiseau de Junon symbolise l'absence de regard sur soi, et son cri aigu en est une sorte de protestation. On dit que ses ocelles mordorés, c'est l'œil intérieur qui les dessine. Ainsi, la beauté du paon va de pair, dans l'imaginaire de certaines légendes, avec la tristesse des solitaires. Lesquelles s'allient pour fixer un inépuisable objet d'émervaillement.

Les jeunes ont donc défendu un amour romantique, exempt des brumes traditionnelles et gagné à l'air sec du Midi. Chacun sait qu'en eaux mortes, la navigation ralentit. La nostalgie y impose une lenteur dont le rythme nous gagne. Les balbutiements et les retraits du personnage finissent par s'accorder à la vie intérieure de celui qu'on imagine un laideron et par vraiment peindre un être sensible, en butte à l'indifférence, voire à la cruauté.

Le Monde dans tous ses états

L'ÉTAT
DU MONDEL'ÉTAT
DU MONDELe seul annuaire économique
et géopolitique mondialUn bilan de l'année des 225 pays du monde,
et une chronologie généraleDes analyses thématiques des tendances
planétaires actuelles

704 pages, 27,95 \$

LE DEVOIR

CKAC 730
RADIO MEDIA
Le pouvoir des motsBoréal
Qui m'aime me lise.

AUTEURES-AUTEURS

Nous sommes à la recherche d'enseignants et d'enseignants intéressés à rédiger du matériel pédagogique: fiches de travail, guides, manuels et autres pour le préscolaire, primaire et secondaire.

Nous recherchons également des auteurs de livres pratiques.

Faites parvenir votre curriculum vitae, la liste des matières, les niveaux qui vous intéressent, votre projet de livre pratique ou toute correspondance à l'adresse suivante:

Directeur des Éditions scolaires et livres pratiques

Le Devoir Inc.

Dossier 1578

2050, rue De Bleury, 9e étage

Montréal, Québec H3A 3M9

Date finale pour réception des dossiers: le 5 janvier 1998

Ne manquez pas nos
cahiers spéciauxLivres
Cadeaux

publiés les 13 et 20 décembre prochains!

tombée publicitaire : les lundis 8 et 15 décembre

Ne manquez pas nos cahiers spéciaux

LE DEVOIR

Livres cadeaux

publiés les 13 et 20 décembre prochains!

Champigny

Attache ta tuque!

6 succursales incluant Côte-des-Neiges



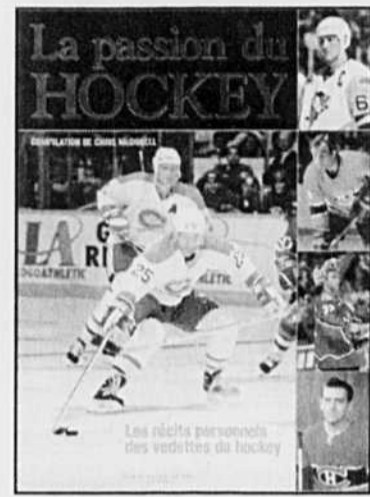
COLL. JE M'AMUSE AVEC
(4 TITRES DISP.)
ord. 17,95\$ ch. **14,95\$ ch.**



LE ROBERT BENJAMIN
ord. 25,95\$ **19,95\$**



LIVRES-CASSETTES
• CASSE-NOISETTE
• LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES
ord. 9,95\$ ch. **7,95\$ ch.**



LA PASSION DU HOCKEY
ord. 45,00\$ **35,95\$**



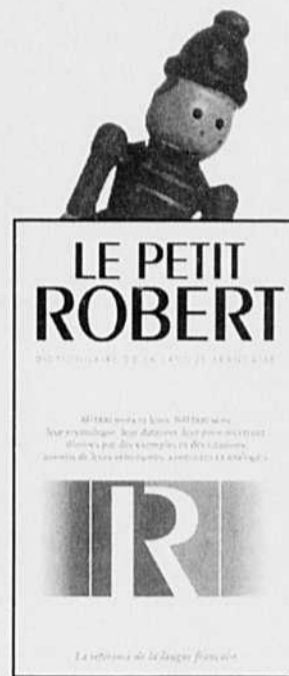
ABRACADABRA
MANUEL DE MAGIE BLANCHE
ord. 29,95\$ **23,95\$**



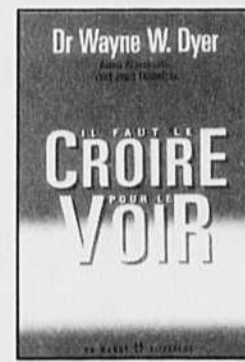
7 ANS D'AVENTURES AU TIBET
ord. 19,95\$ **15,95\$**



COLLECTION JEUNES CRÉATEURS
(4 TITRES DISP.)
ord. 19,95\$ ch. **15,95\$ ch.**



LE PETIT ROBERT
DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE
ord. 74,95\$ **59,95\$**



IL FAUT LE CROIRE POUR LE VOIR
ord. 24,95\$ ch. **19,95\$ ch.**



COLL. CACHE-CACHE
(5 TITRES DISP.)
ord. 19,95\$ ch. **15,95\$ ch.**

Jean-Paul Riopelle et Gilles Vigneault dans votre salon!



LE CIRQUE
RIOPELLE/VIGNEAULT
ord. 150,00\$ **120,00\$**



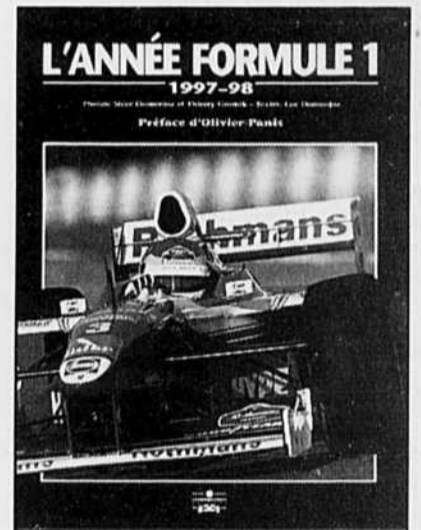
LE DESIGN DU 20^e SIÈCLE
ord. 49,95\$ **39,95\$**



LES COSMÉTIQUES
ord. 18,95\$ **14,95\$**



LE PLUS GRAND MYSTÈRE DU MONDE
ord. 18,95\$ **15,95\$**



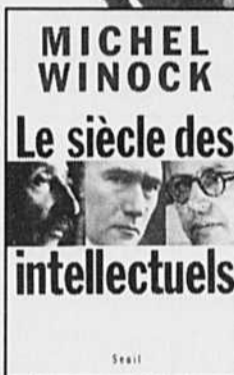
L'ANNÉE FORMULE 1 1997-1998
ord. 49,95\$ **39,95\$**



LE ZUBIAL
ALEXANDRE JARDIN
ord. 24,95\$ **19,95\$**



L'ART DU MAQUILLAGE
SERGIO KOKIS
ord. 24,95\$ **22,95\$**



LE SIÈCLE DES INTELLECTUELS
ord. 39,95\$ **35,95\$**



COLL. SAVEURS ET REFLETS DU PASSÉ
(9 TITRES DISP.)
ord. 19,90\$ ch. **15,95\$ ch.**



MESSIEURS LES ENFANTS
DANIEL PENNAC
ord. 26,95\$ **21,95\$**

PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU 4 JANVIER 1998

Champigny

SAINT-DENIS
4380 rue Saint-Denis, Montréal (514) 844-2587
Fax: (514) 848-0169 tél.: 1 800 817-2587
Stationnement gratuit à l'arrière. Entrée rue Drolet

CÔTE-DES-NEIGES
5219 Côte-des-Neiges
Montréal
(514) 344-2587

LAURIER
371 Laurier O.
Montréal
(514) 276-2587

BROSSARD
Mail Champlain
2151 boul. Lapinière
Brossard (514) 923-2587

ANGRIGNON
Carrefour Angrignon
7077 boul. Newman
LaSalle (514) 365-2587

LAVAL
Centre Laval
1600 boul. Le Corbusier
Laval (514) 682-2587

Ne manquez pas notre **cahier spécial**

tombée publicitaire : le lundi 22 décembre

LE DEVOIR

publié le 10 janvier prochain!

Éducation

à lire
à offrir

Bernhard Schlink

Le Liseur



Un garçon de 15 ans devient l'amant d'une femme de vingt ans son aînée. Celle-ci organise leurs rencontres à la manière d'un rituel : le

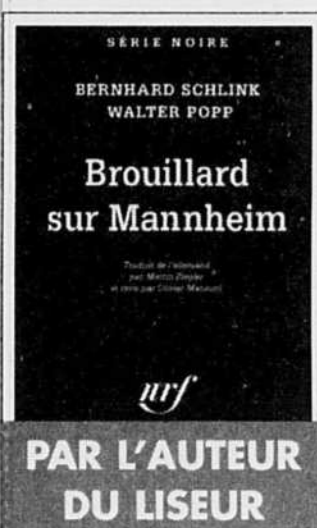
bain, la lecture à haute voix, puis le lit. Jusqu'au jour où Hanna disparaît... Un roman d'une force rare.

Prix des Libraires du Québec 1997.

208 pages

24,95\$

Bernhard Schlink /Walter Popp

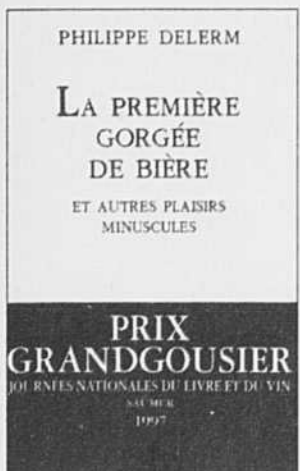
Brouillard
sur Mannheim

Selb, détective privé et ancien juriste nazi, est amené à travailler pour une grande entreprise chimique dirigée par son beau-frère, victime d'un piratage informatique.

Mais en Allemagne, le passé pèse lourd et Selb va vite se retrouver face à ses vieux démons, ceux qui hantent encore la mémoire du monde.

13,95\$

Philippe Delerm

La première gorgée
de bière
et autres plaisirs minuscules

Il y a des livres qui ont pour vocation de rendre les lecteurs heureux. Ce livre en fait partie. Il raconte les petites voluptés qui tissent notre quotidien : une gorgée de bière, aller acheter des

croissants, prendre un porto, lire sur la plage, etc. Pour tous ceux et celles qui savourent les plaisirs minuscules.

96 pages

19,95\$

GALLIMARD

LIVRES

LITTÉRATURE FANTASTIQUE

L'étrange combat
de la LumièreLe retour de l'idéologie cathare
et d'un célèbre vampire

MEMNOCH LE DÉMON

Anne Rice
Traduction de l'anglais
par Isabelle Glasberg
Plon-Laurédit, 1997, 370 pages

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Comment qualifier Anne Rice? Ceux et celles qui la connaissent peuvent évoquer facilement des personnages hors normes, des plongées dans les périodes les plus sombres du Moyen Âge ou dans des bouges plus tordus les uns que les autres, aujourd'hui autant qu'hier, quelque part entre le pays cathare, les Antilles et La Nouvelle-Orléans. Mais ceux qui ne l'ont jamais fréquentée trouveront ici amplement à se scandaliser.

Anne Rice, c'est d'abord une sorte de climat. Un parti pris pour le mystère et les zones d'ombre qui s'étale dans une écriture gothique finement ciselée où les détails sordides tout autant que les envolées mystiques n'en finissent plus de s'étirer. On s'en délecte parce qu'elle écrit parfois comme un dieu en s'appuyant sur une équipe de recherche qui fouille minutieusement le moindre fondement historique de ses livres. On la déteste parce qu'elle semble sacrifier aux modes en allant au plus facile et en mettant en scène des vampires ou des entités immatérielles prenant forme dans un corps humain. Anne Rice vomit les demi-mesures. Néo-gothique égarée au milieu des punks et de la société des bien-pensants, elle choquera toujours avec ses millions d'exemplaires vendus...

C'est précisément ce qu'elle réussit à faire encore une fois dans son plus récent ouvrage en traduction française publié chez Plon-Laurédit. *Memnoch le démon* est un ouvrage ambitieux, très ambitieux même, par l'ampleur des personnages qu'il met en cause: ni plus ni moins que Dieu et le Diable.

Ange et diable

Encore une fois, Rice se sert ici de son personnage favori, Lestat, le vampire. Le scénario est simple. Le Diable, qui tient absolument à son nom d'archange, Memnoch, vient recruter Lestat pour qu'il l'assiste dans son combat. Mais là

où le roman surprend dès le départ, c'est que ce combat est celui de la justice et de la lumière: Memnoch cherche de tout temps à ramener les humains vers la Lumière originelle dont ils sont issus. Alors que la vie n'est pour Dieu que l'une de Ses créations, sublime mais vulgaire, incroyablement diversifiée mais fangeuse, condamnée au Schéol, à la Géhenne, à l'Enfer.

Memnoch entraînera Lestat au Ciel pour qu'il soit aveuglé par la magnificence de la Lumière du Créateur, puis il lui racontera son histoire. Avec Lestat, on assistera à la création de la Vie elle-même puis à son évolution à travers les âges; on verra apparaître l'humanité souffrante, rongée à jamais, phagocytée par la propension qu'a la vie à se nourrir de la vie. Memnoch expliquera le pari qui le lie au Créateur et sa démarche pour amener les humains à la Lumière par la prise de conscience du Mal. A plus d'un moment, le lecteur en perdra le souffle. Surtout lors de l'épisode de la Passion ou de la tentation dans le désert, où le Tentateur n'est pas celui qu'on croit. Quant à la descente aux Enfers...

Tout cette épopée repose évidemment sur une solide documentation historique et théologique qui rendent le livre absolument palpitant. A tout moment, on y voit poindre une sorte d'« Histoire de la vie » pondue par un théologien cathare. À cheval entre le Moyen Âge (un manuscrit ancien et une collection d'œuvres d'art sont presque le mobile du crime par lequel on aborde le roman), l'hiver new-yorkais et les effluves des marais de La Nouvelle-Orléans, on est ici projeté dans un puissant univers romanesque qui séduit par la complexité et l'envergure de ses intrigues. Et qui agace parfois par la longueur de ces circonvolutions. Ainsi, le fait que Lestat soit le pilier de l'histoire entraîne de longues digressions sur ses origines qui n'ont comme seul but que de faire le lien avec les autres livres dont il est le héros. Comme toujours avec Anne Rice, le résultat est parfois tellement fort qu'on en perd ses mots, plus ou moins béat d'admiration, et parfois tellement accrocheur... qu'on décroche.

Mais pour l'originalité de la démarche, l'ampleur du souffle et la précision du style — attention, la traduction française est parfois fleurie, « gothique » à souhait —, *Memnoch le démon* saura certainement se trouver une niche de quelques millions de lecteurs. Pas mal pour un livre qui s'appuie sur une « hérésie » éradiquée par le feu, quelque part au fin fond du XII^e siècle...

MEMNOCH
LE DÉMON

ANNE RICE

PLON-LAURÉDIT

1997, 370 PAGES

24,95 \$

ISBN 2-264-01400-0

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

9782264014000

LITTÉRATURE
ÉTRANGÈREDes contes
d'hier,
aujourd'hui

LES MILLE ET UNE NUITS

Naguib Mahfouz
Traduction de l'arabe par
Maha Baaklini-Laurens
Éditions Sindbad-Actes Sud,
Arles, 1997, 275 pages

NAÏM KATTAN

Longtemps ignoré par les lettrés, *Les Mille et Une Nuits* furent, pour les écrivains du monde arabe, une découverte relativement tardive. Ce monument de fiction, de rêve et de magie nourrit depuis des siècles l'imaginaire de l'Occident et c'est, curieusement, celui-ci qui en incita la redécouverte dans son lieu d'origine. C'est que cette narration, si totalement libre, se heurtait à deux obstacles: d'une part, elle consiste en contes populaires sans grand souci de raffinement linguistique et, d'autre part, ces contes sont écrits en une langue directe, souvent crue qui traite l'amour physique comme une dimension naturelle de la vie et qui, sans tomber dans l'obscénité et encore moins dans la pornographie, donne une expression joyeuse de l'érotisme.

Les éditions arabes du livre furent souvent expurgées et, encore récemment, certains groupes ont tenté de faire interdire sa publication en Égypte. Les traducteurs français, eux aussi, ne furent pas toujours audacieux. Ainsi, le plus connu parmi eux, Galland, traduisit « Il introduisit son sexe dans son vagin » par *Il la serra très fort contre lui*.

Cependant, depuis près d'un demi-siècle, le romancier égyptien Tawfik el Hakim a fait ressortir la modernité de ce texte et il y a quelques années j'ai entendu le romancier Gamal Ghitani dire dans un colloque, que le roman arabe n'était point redevable à l'Occident puisque celui-ci n'avait cessé de puiser dans ce trésor.

Il n'est point surprenant que Naguib Mahfouz renoue avec cette œuvre qui a donné naissance à une tradition de contes populaires où la narration est dominée par un imaginaire débridé et chemine dans les voies de la magie et du fantastique. On connaît mieux l'œuvre de Mahfouz depuis qu'il a obtenu le prix Nobel en 1988. Auteur d'une cinquantaine de romans et de recueils de nouvelles dont plusieurs ont donné lieu à des adaptations cinématographiques, il a su transformer un quartier populaire du Caire en microcosme de l'humanité. Ses personnages expriment les passions, les émotions et les pulsions qui agitent les hommes partout.

Le roi du conte

On sait que dans *Les Mille et Une Nuits*, le roi Schahriar, qui tuait chaque jour une vierge après avoir passé la nuit avec elle, laissa Schéhérazade en vie parce qu'elle lui racontait des histoires dont elle lui faisait perpétuellement attendre la fin. Dans l'ouvrage de Mahfouz, c'est justement de Schahriar qu'il s'agit. Il est le roi et cherche à réparer ses années de cruauté et de despotisme. Mahfouz retrouve ses propres personnages: le barbier, le cordonnier, le porteur d'eau, le portefaix, le souverain du quartier, le chef de la police qui se réunissent dans un café à côté des héros des contes classiques: Aladin, Sindbad.

On reconnaît dans ces pages l'ironie douce, l'humour subtil, malicieux et bienveillant de Mahfouz qui ici, donne libre cours à son imagination. Ici et là, par de furtives allusions, il nous laisse deviner qu'il appartient à son époque et qu'il est notre contemporain surtout quand il s'en prend aux despotes, aux escrocs, aux menteurs et aux exploités des pauvres.

Séduits tour à tour par les anges du bien et du mal, ses personnages sont toujours victimes de leurs propres illusions, de leur cupidité et de leurs rêves de pouvoir. Les hommes simples ne sont candides qu'en apparence car ils masquent par la ruse et les astuces leur véritable nature, leur cruauté et leur soif de domination. Les méchants, quant à eux, par un retournement d'âme et d'esprit, se transforment en êtres bienveillants. Ils se repentent et se tournent vers Dieu.

Dans leur ensemble, des protagonistes ne sont le plus souvent croyants que par intérêt et n'invoquent Dieu que par des formules convenues. Il existe, certes, une exception, Al Balkini, un homme dont les propos de sagesse découlent d'une élévation mystique plutôt que des règles d'interdit.

« Le vice du savant vient de leur imprévoyance, celui des gouvernants de la tyrannie et celui des indigents de l'hypocrisie... Un gouvernement sans science, un savant sans décence et un indigent sans confiance en Dieu, leur corruption est cause de la corruption du monde ».

Comme dans toutes ses œuvres, Naguib Mahfouz exprime dans ses contes, ses doutes, son incrédulité. La frontière qui sépare le bien du mal est souvent floue. Il demeure l'écrivain de la modération, au sourire parfois triste, dont la sagesse s'exprime d'abord dans les gestes du quotidien.

HISTOIRE

Avancez en arrière!

À LA BELLE ÉPOQUE
DES TRAMWAYS

Jacques Pharand
Les Éditions de l'Homme
Montréal, 1997, 280 pages

HARRY W. GOW

La maison d'édition nous promet *« un voyage nostalgique dans le passé »* dans un médaillon sur la couverture. Promesse tenue, certes, mais le voyage — tout en étant très beau — nous fait l'économie des discours sentimentaux. Il nous conduit plutôt à travers l'énorme réseau de transports publics de Montréal et dans le temps et dans l'espace, de manière savoureuse mais aucunement passiste.

L'auteur nous présente en succession des textes relatant les débuts des transports collectifs dans la métropole

québécoise vers 1861 (*La Traction animale*) jusqu'aux développements des années 1990 (*Un train nommé Désir*). Les tramways, sujet essentiel des récits, occupent les neuf dixièmes du livre, bien qu'ils y soient accompagnés par les autobus qui les ont délogés et par le métro et les rares trains de banlieue qui ont hérité de leur rôle-clé.

Ce livre ne se lit pas d'un seul trait: chaque époque y reçoit un traitement distinct; l'atmosphère du temps est chaque fois bien reconstituée, sans complaisance et livrée avec des pointes d'humour, ce qui fait que le lecteur découvre chaque fois une reconstitution des incidents politiques, techniques et folkloriques entourant le tramway. Montréal, comme beaucoup de grandes villes, a toujours recélé un nombre imposant de personnalités, de dialectes et de coutumes qui ont assuré la fortune d'une armée de scribes et de

cinéastes. Pharand semble avoir compris l'âme montréalaise jusqu'à la dernière patate frite!

Folklore urbain

C'est le folklore de la ville qui semble constituer la trame du livre; l'auteur s'est documenté convenablement sur les grands événements mais ne nous aide pas toujours à les comprendre, ni à les relier dans un ensemble qui fait sens. Il relate bien que Toronto a gardé ses tramways là où Montréal s'en est précipitamment départi, mais ses explications sont peu convaincantes et ne nous éclairent pas beaucoup sur ce lapsus montréalais si caractéristique.

Là où Toronto a développé un réseau multimodal extraordinaire, avec par exemple un réseau de trains de banlieue qui a fait l'envie du continent, Montréal a failli les laisser aller au diable. Toronto a rattrapé le gros du trafic aérien; Montréal s'est emparé dans la querelle stérile de Dorval contre Mirabel. Et surtout, au plus grand plaisir des citoyens, de Jane Jacobs et des urbanistes, Toronto a continué à développer ses tramways — l'artère Spadina a vu renaître son tramway moderne et l'abandon de son Expressway — quand Montréal a vu naître l'infâme trou Décarie sur l'emprise abandonnée du tramway express de Snowdon-Cartierville.

Les Montréalais adorent les héros, les Houde, Drapeau et compagnie, qui leur ont apporté tant de spectacles de sons et de lumières. Cette fascination avec le paraître aux dépens de l'être a-t-elle contribué à la décision hâtive d'enlever leur réseau de tramways efficaces et non polluants? Pour enfin comprendre le « vrai » pourquoi de l'abandon des tramways, le lecteur peut se rabattre sur le bouquin de Jean-Pierre Dagenais, de Transport 2000, *Ironie du Char*, qui complète à souhait le travail iconographique de M. Pharand.

La Belle Époque des tramways est de toute façon une œuvre importante. Pour la première fois, le lecteur francophone a un récit complet de l'épopée des transports en commun de sa métropole. Sa facture est belle: de sa couverture à la dernière plaquette pleines couleurs montant tant de billets, de correspondances et de plans de circuits familiers aux Montréalais et aux visiteurs assidus. Pour les gens qui ne connaissent pas la ville, et même pour ses adeptes, un plan de réseau eût été d'un précieux secours pour comprendre le texte, et nous suggérons aux éditeurs d'en fournir un avec les livres à venir.

Je recommande fortement l'achat et la lecture de ce livre à tout amant sérieux de Montréal. La compréhension de son histoire, de sa petite histoire, de son développement et de son déclin relatif en serait grandement approfondie grâce à ces récits savoureux de l'histoire des transports de la plus grande ville francophone d'Amérique.

L'auteur est vice-président de Transport 2000 Canada et professeur de criminologie appliquée à l'Université d'Ottawa

BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
COLLECTION DE POCHE

Pierre DesRuisseaux
Le petit proverbiaire

INÉDIT

288 PAGES • 9,95\$

Catalogue complet : www.livres-bq.com
LES BONS LIVRES EN FORMAT DE POCHE

LIVRES

LA VIE LITTÉRAIRE

Une lecture publique qui fait des vagues

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

À la suite d'une des activités les plus populaires du Salon du livre de Montréal, *Je veille au Salon*, qui se tenait le vendredi 21 novembre, un petit débat est né au sein de l'Union des écrivains et écrivains du Québec. La célèbre veille, qui soulignait cette année les vingt ans conjoints de l'UNEQ et du Salon du livre de Montréal, réunissait auteurs, comédiens et musiciens, sous la verve animée de Jean-Claude Germain et dans une mise en scène conjointe de D. Kimm et Dennis O'Sullivan, connus pour leur implication dans l'organisation d'événements culturels d'envergure.

Sur scène, donc, des auteurs venus livrer quelques lignes de leur prose, mais aussi des comédiens, faisant vivre les mots des Hubert Aquin, Victor-Lévy Beaulieu, Marie-Claire Blais, Réjean Ducharme, Louis Hamelin, Anne Hébert et Sergio Kokis.

Le lendemain de cette nuit magique avait lieu l'assemblée générale de l'UNEQ, où l'on décidait notamment de la composition d'un nouveau conseil d'administration. Également au cœur des débats, la tenue de cette soirée *Je veille au Salon*, dont la formule divise certains auteurs.

Pour exprimer sa position, la romancière et poète Yolande Villemaire, l'une des invitées d'honneur du Salon du livre de Montréal cette année, déposait une lettre le 22 novembre dernier au conseil d'administration de l'UNEQ. Choquée par la mise en scène choisie pour la veille au Salon, l'écrivaine reproche aux organisateurs d'avoir requis les services de comédiens plutôt que d'auteurs pour la lecture publique de certains extraits. «*La littérature, ce n'est pas plate. Quand un poète lit à haute voix son poème, quand une romancière lit à haute voix sa prose, j'entends son souffle et son rythme, son silence, sa façon de prononcer certains mots, la couleur de son accent, écrit Mme Villemaire dans une lettre de trois pages. J'entends son âme car les mots ont une âme, les écrivains ont une âme [...]. Cette âme, on l'a étouffée.*»

L'écrivain termine sa lettre par une invitation à un «*mouvement de boycott*» de toute lecture de texte organisée par D. Kimm, demandant au nouveau conseil d'administration de l'UNEQ de destituer celle-ci de ses fonctions de coordonnatrice des activités du prochain Festival de la littérature de l'UNEQ (prévu pour mai prochain).

La tenue du prochain conseil d'administration de l'UNEQ étant prévue pour ce mardi, le regroupement préfère s'abstenir de tout commentaire avant que les administrateurs se soient réunis et aient discuté de cette affaire. «*C'est un dossier tout de même assez chaud et il serait bien mal venu de nous positionner immédiatement, ce qui pourrait cristalliser les positions de part et d'autre*», a expliqué hier Ginette Major, directrice adjointe à l'UNEQ.

La lettre de Yolande Villemaire a déjà suscité une réaction de la part de certains auteurs puisque quelques jours après la rédaction de cette lettre, l'auteure Hélène Monette répondait en quelque sorte aux critiques émises à l'endroit de D. Kimm, demandant cette fois au conseil de confier à l'artiste la direction artistique du prochain Festival de la littérature. «*puisque nous reconnaissons la qualité de son travail et l'importance de son énergie, de ses connaissances et de son action, justement, dans un tel milieu*». Sous la forme de pétition, cette lettre circule dans le monde des écrivains et vise à soutenir la cause de D. Kimm.

Le conseil de l'UNEQ prendra une décision mardi quant à la candidature de D. Kimm pour la tenue du prochain Festival de la littérature, a expliqué jeudi dernier Louis Gauthier, président de l'UNEQ. En charge de ce dossier, M. Gauthier a expliqué avoir reçu déjà quelques lettres — les auteurs étaient invités à expédier leur pétition directement à l'UNEQ — appuyant la prise de position d'Hélène Monette.

Des chiffres et des lettres

Les livres dorment dans les librairies, en quantité industrielle ou en petit nombre selon la taille de l'entreprise. Difficile toutefois d'avoir une vue d'ensemble de l'édition au Québec: combien de livres sont publiés? Quoi de mieux que la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ), à laquelle tout éditeur qui publie un document doit léguer deux exemplaires, pour établir un tableau statistique? Dans un petit volume, plutôt banal d'apparence, la BNQ brosse donc un portrait de l'édition québécoise. Publié récemment, *Statistiques de l'édition au Québec en 1996* révèle qu'au cours de la dernière année, dans le secteur des monographies (et excluant les brochures), une progression de 4,9 % par rapport à l'année précédente a fait cheminer 6008 livres dans la chaîne de

dépôt légal.

Comme à chaque année, ce sont toujours les catégories des sciences sociales et des langues et littérature qui dominent pour le plus grand nombre de titres publiés, l'économie connaissant cette année une légère hausse, de même que le roman, ayant connu une augmentation de 15 %. En chute: la poésie (245 à 169 titres) et la littérature jeunesse (de 618 à 469 titres).

Si, en 1995, vous payiez vos livres 25 \$, une hausse de près de 2 \$ par rapport à l'année précédente, vous les avez payés 23,81 \$ cette année. Le prix moyen des romans, qui avait légèrement augmenté en 1995, redescend à 18,94 \$, de même qu'en littérature jeunesse, pour laquelle on paie maintenant 8,93 \$, 1 \$ de moins que l'an dernier.

La Grande Bibliothèque

Dans la foulée des débats entourant la Grande Bibliothèque — où donc sera-t-elle logée? —, le Forum Architecture Culture + Société organise les 8 et 10 décembre prochains un double événement «*visant à informer le public sur les nombreux enjeux rattachés à ce dossier*». Le 8 décembre, l'on discute d'abord de la vocation de l'institution grâce à la participation de Clément Richard, président du comité de travail sur la GBQ, Philippe Sauvageau, p.-d.g. de la BNQ, Jacques Panneton, bibliothécaire en chef à la Ville de Montréal, et Michel Cartier, professeur de communication à l'UQAM. Le 10 décembre, on discute cette fois des enjeux architecturaux et urbains de la GBQ en compagnie de Réjean Savard, professeur agrégé à l'École de bibliothéconomie et des sciences de l'information à l'Université de Montréal, Stéphane Tremblay, architecte, et Jacques Besner, urbaniste à la Ville de Montréal. L'architecte Odile Hénault, directrice générale du forum, agira à titre de modératrice des débats. Les présentations auront lieu à la salle Marie-Gérin-Lajoie (pavillon Judith-Jasmin, UQAM), au 405, rue Sainte-Catherine Est, à 18h pour chacune des deux journées. Entrée gratuite.

Grands prix de la SRC

La chaîne culturelle FM de Radio-Canada dévoilait cette semaine les noms des lauréats des grands prix de la SRC des scénaristes, nouvellistes et poètes 1997. Pour la deuxième édition de ce concours dans sa forme actuelle, le concours a récompensé deux auteurs pour trois catégories d'œuvres destinées à la radio: la fiction, la nouvelle et la poésie. Dans la catégorie fiction, l'auteur-compositeur-interprète Pier Noli a reçu le prix Robert-Choquette, récompense suprême, pour son texte intitulé *Ersatz*. Le deuxième prix revient à Larry Tremblay pour *Tibullus*. Le volet poésie récompense d'abord Carole Huynh Guay pour *Une pierre dans la bouche* et Louise Dupré pour *Les Mains des géants*. Dans la catégorie nouvelle, c'est Catherine Lalonde qui a reçu le premier prix pour *Les Enfants* et Michel Thibaudeau le second prix pour *Le Gardien*. Les lauréats reçoivent 5000 \$ pour le premier prix et 3000 \$ pour le deuxième. L'œuvre gagnante du prix Robert-Choquette sera traduite pour diffusion au réseau anglais de Radio-Canada.

Sur la scène littéraire

Dans l'effervescence liée à la tenue récente du Salon du livre de Montréal, quelques données essentielles sont passées inaperçues. Tour d'horizon du quotidien littéraire.

■ Il y a du remue-ménage à la présidence de l'Association des libraires du Québec: après avoir dirigé l'ALQ pendant cinq ans, Guy Beaulieu a dernièrement annoncé qu'il laissait son poste à un autre, demeurant membre du conseil d'administration et poursuivant ses activités à la tête de la Société de gestion de la Banque de titres de langue française. C'est le vice-président de l'ALQ, Robert Leroux (librairie Alire, à Longueuil), qui assumera les fonctions de président jusqu'à la tenue d'une prochaine assemblée générale des membres de l'association.

■ La Banque de titres de langue française est née; née de la collaboration entre l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL) et l'ALQ, cette banque est administrée par une société de gestion et consiste d'abord en un site Internet, outil de recherche regroupant toutes les données bibliographiques et commerciales sur les titres de langue française disponibles au Canada, tant en édition qu'en distribution. La BTLF donne ainsi accès à une banque de 300 000 titres et notamment à des catalogues d'éditeurs et de distributeurs en plus des répertoires des librairies, des éditeurs et des distributeurs. On peut avoir accès à la BTLF en utilisant cette adresse électronique: <http://www.btlf.qc.ca>

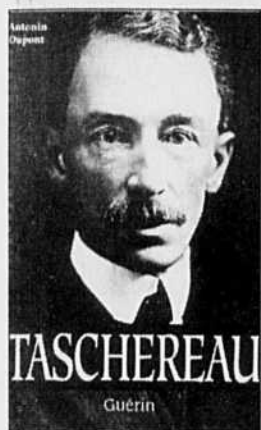
COURRIER

Présentation humoristique

Le *Taschereau* d'Antonin Dupont, historien, docteur ès lettres

Voici un livre qui s'appelle *Taschereau* en 1997 et qui s'appelait *Taschereau* en 1973. L'éditeur Guérin de 1997 est celui de 1973. Le *Taschereau* de 1973 a été vite épuisé car les étudiants en histoire se l'arrachaient. Ceux de 1997 le découvrent avec bonheur. La couverture de 1973 présentait la figure de Taschereau, et celle de 1997 aussi. Les deux *Taschereau* sont le même *Taschereau*, tout en étant différents. Le *Taschereau* de 1997 est en *close-up*. Nous aurions dû demander à Gilles Lesage du *Devoir* si le *close-up* n'est pas une forme de voyeurisme. Trop tard, le livre est imprimé, lancé. Il vient de paraître. Comme il venait de paraître, il n'existait pas tel quel. Il était donc nouveau. Comme au *Devoir*, nous avons rafraîchi notre design graphique... à tel point que l'on ne reconnaît plus Guérin.

Septentrion a publié un *Taschereau* de Vigod en 1996. Le *Taschereau* de 1996 est le même que le *Taschereau* de 1986 publié chez McGill-Queen's University Press. En même temps,



comme le livre chez Guérin, il est différent. En 1986, le *Taschereau* de Vigod de V i g o d s'appelait *Québec Before Duplessis*. Ceux qui ont eu ce livre en anglais seront très malheureux de retrouver la même matière sous un nouveau titre: *Taschereau*. Vigod est mort en 1988. Il ne pourra pas se défendre, le pauvre. Une bibliothécaire de la bibliothèque de l'Assemblée nationale à Québec a acheté notre *Taschereau* par Antonin Dupont et, à la suite d'une délation, a retrouvé le *Taschereau* de 1973 sur ses rayons et a voulu retourner le *Taschereau* par souci d'économie, mais comme la seule entrée dans le fichier coûte 150 \$, le comptable a décidé de ne rien changer.

J'ai offert de reprendre mon *Taschereau*, mais trop tard, car le libraire ami de Québec qui l'avait vendu à la bibliothèque de l'Assemblée nationale a voulu être payé. Par souci d'économie, on a payé le libraire — ami de Québec.

Le *Taschereau* de 1997 sera donc placé à côté du *Taschereau* de 1973 et ceux qui aiment faire des comparaisons trouveront que *niel novi sub sole* (il n'y a rien qui ressemble autant à un petit pois qu'un autre petit pois).

Les usagers pourront donc copier allégrement l'une ou l'autre des éditions sans payer Guérin, l'éditeur.

Marc-Aimé Guérin
Guérin, éditeur

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

ALAIN BERNARD MARCHAND
Genet le joueur impénitent

238 p., 16,95 \$

Une réflexion sur l'esthétique théâtrale contemporaine.

LES HERBES ROUGES / ESSAI

BQ BIBLIOTHÈQUE QUÉBÉCOISE
COLLECTION DE POCHE

120 PAGES • 6,95 \$

Catalogue complet : www.livres-bq.com
LES BONS LIVRES EN FORMAT DE POCHE

Alire, à offrir

Philippe Le Guillou
Dominique Noguez
Jean-Christophe Rufin

Offrez des prix littéraires

PRIX FEMINA

Dominique Noguez
Amour noir

PRIX FEMINA 1997
Gallimard

192 pages
23,50 \$

Jérôme Garcin,
Le Nouvel Observateur.

Si l'on veut lire, le vrai récit de la passion charnelle, de l'amour fou dont on ne se relève pas, si l'on veut accompagner un homme dans ses extases et sa lente descente aux enfers, il faut sans hésiter se tourner du côté de M. Dominique Noguez, avec *Amour noir*.

PRIX GONCOURT DU PREMIER ROMAN PRIX MÉDITERRANÉE

Jean-Christophe Rufin,
L'Abyssin

Cette relation des extraordinaires voyages de Jean-Baptiste Poncet, ambassadeur du Négus auprès de Sa Majesté Louis XIV, est un livre d'aventures, d'amitié et d'amour, bref un livre de bonheur qui vous emporte et fait paraître bien courtes ses 588 pages.

Prix Goncourt du Premier Roman, Prix Méditerranée.

588 pages
29,95 \$

PRIX MÉDICIS

Philippe Le Guillou,
Les sept noms du peintre

Un jeune artiste s'abîme dans le sacerdoce de l'art et les bouleversements de la chair.

«Il y a du Francis Bacon chez Erich Sebastian Berg, le héros de ce magnifique roman... En ces temps de complaisance et d'exhibitions, saluons la résurgence de l'homosexualité comme grand thème littéraire».

Dominique Fernandez,
Le Nouvel Observateur.

400 pages
29,95 \$

GALLIMARD

LIVRES

ESSAIS

ÉCONOMIE

Faire le monde à son image

Un pamphlet dénonce la prétention des économistes

L'IMPOSTURE ÉCONOMIQUE BÊTISES ET ILLUSIONS D'UNE SCIENCE AU POUVOIR

Michel Musolino
Textuel, Paris, 1997, 255 pagesROBERT DUTRISAC
LE DEVOIR

En matière d'économie, la vérité est affaire de mode et la fonction principale de l'économiste, c'est de se tromper. Se tromper d'abord et tromper ensuite. La science économique est une imposture: cette science prétentieuse veut abolir l'histoire, elle prétend être une logique intemporelle mais n'est en fait qu'une idéologie.

Le jugement est lapidaire. Il vient d'un professeur d'économie et de géopolitique aux HEC à Paris. Pour Michel Musolino, l'économie est incapable de définir son objet et emprunte à toutes les disciplines pour ne devenir qu'un incroyable bricolage intellectuel. Le hic, c'est que cette science, dominée par la pensée économique anglo-saxonne, est au pouvoir. En deux siècles, l'économie est en passe de réaliser ce que les philosophes ont mis deux millénaires à imaginer, écrit l'auteur. Il ne s'agit plus de contempler le monde, mais de le transformer. L'économie est maintenant arrivée à ses fins: faire le monde à son image, et en rendre impossible tout autre vision.

Michel Musolino s'en prend à l'incapacité des économistes de faire des prévisions justes, alors qu'ils prétendent le contraire. Il cite le prix Nobel d'économie Paul Samuelson qui, en 1972, écrivait dans son célèbre manuel d'économie que les systèmes économico-budgétaires sont dotés de forces de stabilisation qui permettent d'éviter automatiquement les récessions.

Qu'ils parlent de tendances ou de cycles longs et courts, les économistes tentent de «dompter» et «chevaucher» l'histoire «dans un rodéo mouvementé» et «comique». Ils poursuivent le projet de la pensée libérale: en finir avec l'histoire, faire en sorte que tout changement ne soit qu'une régression.

L'irrationalité de la Bourse

L'auteur s'en prend à l'irrationalité de la Bourse, le lieu de l'utopie réalisée, où la bêtise et la réussite se côtoient et se dynamisent mutuellement. Il descend en flammes les grands concepts économiques: la courbe de Phillips (l'arbitrage entre chômage et inflation), celle de Laffer (trop d'impôt tue l'impôt), le théorème HOS (les avantages comparatifs des nations), le monétarisme (l'inflation est un phénomène monétaire comme si la fièvre était un phénomène de thermomètre), la loi des débouchés de Jean-Baptiste Say (tout offre crée automatiquement sa demande). Tout le débat économique, selon lui, est une opposition molle d'idées molles, entre les idées d'hier et celles d'avant-hier.

Derrière la prétention scientifique du taylorisme se cache l'atteinte la plus grave portée à la dignité du travail de l'homme depuis l'abolition de l'esclavage. Antisémitisme qui admirait Hitler, Henry Ford voulait créer un homme nouveau et visait la normalisation sociale et éthique de ses employés, rappelle l'auteur.

Fondé sur le libéralisme intégriste, le rêve américain est devenu un cauchemar, selon Musolino: 2 % de la population en âge de travailler est derrière les barreaux, un Américain de quinze ans sur quatre ne sait ni lire ni écrire, les «working poors» gagnent moins cher que les chômeurs européens, les Américains travaillent davantage qu'en 1960 (un mois de plus et huit semaines de plus que les Allemands), leur pouvoir d'achat moyen est tombé à son niveau de 1952.

On aura compris: Michel Musolino rattise large. Le lecteur «pourrait objecter que l'exercice auquel on se livre est plaisant et facile», fait-il observer avec justesse. L'ouvrage, qui tient du pamphlet, demeure superficiel à bien des égards. Sa dénonciation conserve sa pertinence: l'économie n'est pas neutre sur plan idéologique. L'auteur s'insurge contre l'«ambition démesurée d'être la seule théorie de l'agir humain», une théorie porteuse de la dégradation irréversible des valeurs politiques et éthiques. La réponse à l'hypercapitalisme, qui mène une offensive double contre l'Etat — globalement inutile, parasitaire, dispendieux — et le travail — souffrant des mêmes tares mais individuellement —, c'est l'affirmation de la primauté du politique et le retour à une économie «non pas réconciliée mais soumise aux impératifs sociaux et humains». Vaste programme vertueux.

De la pléthore obturante à la dromosphère

Deux scientifiques dénoncent le charlatanisme et la pédanterie de certains intellectuels à la mode

IMPOSTURES INTELLECTUELLES

Alan Sokal et Jean Bricmont
Editions Odile Jacob,
Paris, 1997, 276 pages

ROCH CÔTÉ

Dans *Monsieur de Pourceaugnac*, Molière met en scène deux médecins dont la pédanterie verbale n'a d'égal que la pauvreté du savoir. Devant un faux malade, un premier médecin y va de «signes pathognomoniques», de «pléthore obturante», de «cachochymie luxuriante», toutes choses qu'il faudra guérir par «cholagogues, mélanogogues, et cætera...».

Devant la beauté du diagnostic, le second médecin affirme qu'il est impossible que le patient ne soit pas «fou et mélancolique hypocondriaque; et, quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devint pour la beauté des choses que vous avez dites et la justesse du jugement que vous avez fait».

Le faux malade, lui, se demande, perplexe, si on ne serait pas en train de lui jouer la comédie...

Les médecins de Molière existent encore mais, sauf une ou deux exceptions, ils ont changé de métier. Ils sont maintenant sociologues, philosophes, psychologues, on compte même un spécialiste de la «dromosphère». Leur jargon a délaissé les mélanogogues et autres clystères en faveur des théorèmes de Gödel, des espaces non euclidiens, du ruban de Möbius, du pourtour, du quanteur et autres concepts empruntés à la physique et aux mathématiques.

Sous un nouveau vocabulaire, le même vieux charlatanisme. Des noms? Jacques Lacan, Julia Kristeva, Luce Irigaray, Bruno Latour, Jean Baudrillard, Gilles Deleuze, Félix Guattari, Paul Virilio. Dans des rôles mineurs, Jean-François Lyotard, Régis Debray et Michel Serres.

Ils font tous partie du palmarès

dressé par Alan Sokal et Jean Bricmont dans *Impostures intellectuelles*.

Un canular

L'origine de ce livre n'est pas banale. Professeur de physique à l'Université de New York, Alan Sokal fait parvenir à la revue américaine *Social Text* un article à savoir tout à fait postmoderne intitulé *Transgresser les frontières: vers une herméneutique transformative de la gravitation quantique*. L'auteur a bourré son texte d'absurdités, de références erronées à des concepts scientifiques dans le but d'appuyer des thèses à la mode: les sciences ne sont que des «narrations» parmi d'autres, la référence à la réalité est un mythe, l'objectivité n'existe pas, le contenu d'une science est social de part en part.

L'auteur du canular a réussi au-delà de ses espérances. La revue publie son article dans un numéro spécial au printemps de 1996 et le présente comme une magistrale réfutation aux scientifiques qui dénoncent les thèses soutenues dans l'article. L'arroseur s'est englouti lui-même.

Si Sokal a pu réaliser une telle farce, c'est qu'il a tout simplement imité un genre répandu dont est rempli le livre qu'il vient de signer avec Jean Bricmont, professeur de physique théorique à l'Université de Louvain.

De Lacan à Virilio

Le livre s'ouvre sur un champion de la logorrhée, Jacques Lacan. Le célèbre psychanalyste, dont on dit qu'il a donné à son art l'armature intellectuelle qui lui manquait, puisait beaucoup dans le langage des mathématiques modernes. Ainsi a-t-il mis en formule sa maxime «il n'y a pas de rapport sexuel». Il faudrait, pour la reproduire ici, un clavier contenant les symboles de la logique mathématique. On ne rigole pas!

Que valent exactement les connaissances mathématiques de La-

can? «Elles sont si fantaisistes, assurent les auteurs, qu'elles ne peuvent jouer aucun rôle fécond dans une analyse psychologique sérieuse.»

«Lacan, poursuivent-ils, possède une vague idée des mathématiques dont il parle». Il confond des notions, invente des formules qui n'ont aucun sens, bref «il se fout du monde». Les textes cités sont proprement ahurissants. Mais il y a pire. On assiste à l'émergence d'un phénomène de type religieux ou esotérique. Ses textes sont maintenant traités comme de la matière sacrée dont des disciples ont pour tâche de faire l'exégèse. Nostradamus fait des petits.

Les mystifications de Lacan sont typiques de ce qu'on va trouver chez les autres auteurs recensés. Julia Kristeva, qui joue dans la linguistique, la sémiotique et la psychanalyse elle aussi, a truffé certains textes de concepts mathématiques. «Kristeva essaie d'impressionner le lecteur avec des mots savants qu'elle ne comprend manifestement pas», assurent Sokal et Bricmont qui examinent en détail chaque concept invoqué.

Luce Irigaray fait partie, comme Lacan, des auteurs sacrés. C'est l'icône incontestée des *women's studies*. Elle aussi entend impressionner le lecteur, surtout la lectrice, par des références à la physique nucléaire, à la mécanique des fluides et à la logique mathématique. Les auteurs démontrent que dans tous ces domaines, elle confond les notions, ne comprend pas les mots savants dont elle se sert, avance des faussetés, bref, fait étalage, avec pédanterie, de connaissances superficielles et mal assimilées. Le plus comique est sa critique de la physique «masculine»: celle-ci serait plus développée pour les solides que pour les fluides, car la solidité est identifiée aux hommes et la fluidité aux femmes. E=MC² serait même une équation sexuée. Cela mériterait un prix.

Et puis il y a Bruno Latour, socio-

logue des sciences, qui ne voit en elles que du contenu social mais... qui comprend mal la théorie de la relativité; Jean Baudrillard, sociologue, spécialiste des phrases denses en termes scientifiques (mal compris) et vides de sens; Gilles Deleuze et Félix Guattari qui obtiennent un grand effet de profondeur avec une érudition scientifique superficielle et une terminologie savante mal digérée; Paul Virilio, le spécialiste de la «dromosphère», grand créateur de «confusions mentales et de fantaisies délirantes» à qui Sokal et Bricmont décernent le premier prix en matière de logorrhée.

Tous sont atteints du même mal. Pour donner à leurs textes une apparence de profondeur, ils puisent abondamment dans le langage des sciences, vous conduisant de théorème de Gödel en espaces topologiques, de sous-ensembles en Lorentz-invariant, sans savoir exactement de quoi ils parlent.

Le prestige de la science

Sokal et Bricmont ne nient pas que l'on puisse, dans des textes de sociologie, de philosophie ou de psychologie, avoir recours à des métaphores et puiser dans le vocabulaire des sciences sans prétendre à une rigueur absolue. Oui mais, font-ils remarquer, une métaphore a pour but d'éclairer, d'apporter un supplément d'explication dans un texte difficile. Or, les auteurs cités embrouillent leurs textes avec des notions confuses, imbriquent les données de leur discipline avec celles, mal assimilées, de la physique et des mathématiques.

Dans certains cas, le résultat est tel que la doute s'installe sur toute l'œuvre d'un auteur. Ainsi à propos de Baudrillard. «En fin de compte, écrivent les auteurs, on peut se demander ce qu'il resterait de la pensée de Baudrillard si l'on en retirait tout le vernis verbal qui la recouvre.» Et le

dit vernis est composé d'une terminologie pseudo-scientifique.

Finalement, se demandent Sokal et Bricmont, pourquoi des auteurs de sciences humaines éprouvent-ils un tel besoin de faire savant? Ce n'est pas toujours parce qu'ils n'ont rien à dire. C'est parce que la science jouit d'un immense prestige, qu'elle enregistre des succès évidents alors que les sciences humaines sont souvent en crise, se cherchent, tâtonnent sur leurs objets et n'arrivent pas à des conclusions toujours claires.

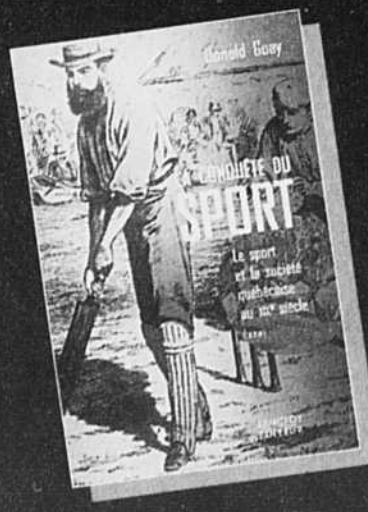
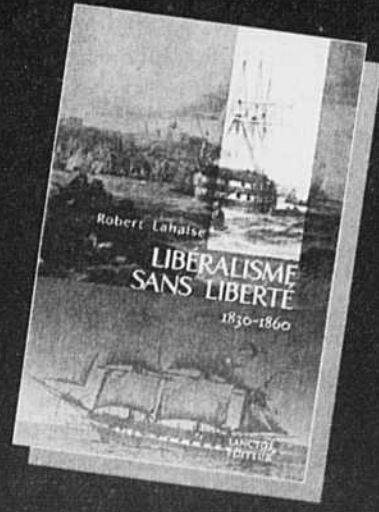
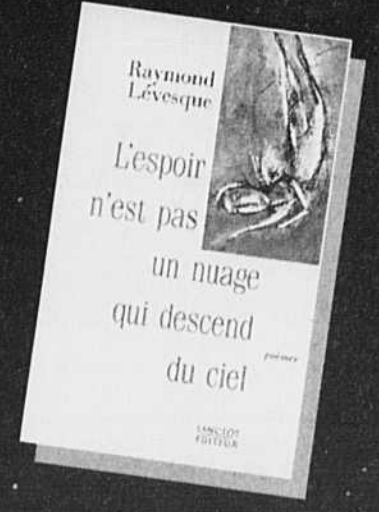
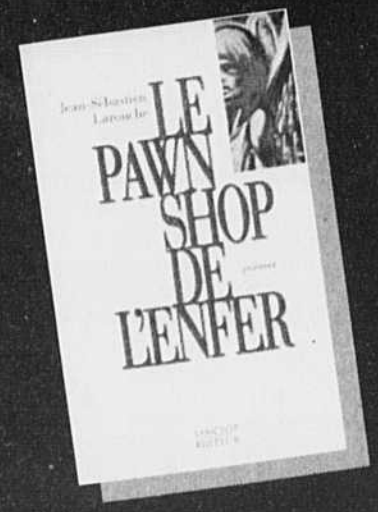
Là, les auteurs font à leurs collègues des sciences humaines une utile leçon d'épistémologie: singer les sciences physiques ou les mathématiques n'est pas une solution. «Les physiciens ne sont pas plus intelligents que les historiens [...] mais les problèmes qu'ils étudient sont généralement moins complexes et comportent un plus petit nombre de variables qui, en outre, sont plus faciles à mesurer et à contrôler.» Les sciences humaines doivent donc avoir leurs méthodes propres car leurs objets sont autrement plus complexes que ceux des «sciences».

La lecture d'*Impostures intellectuelles* apporte plus que la connaissance des dites impostures. Les auteurs consacrent une cinquantaine de pages à expliquer la démarche scientifique, le sens d'une méthode de recherche, la valeur des conclusions, les limites du savoir empirique, les rôles de la théorie et de l'expérimentation, etc. Bref, un bon petit cours d'épistémologie du savoir scientifique.

Enfin, il est intéressant de s'entendre dire qu'il n'y a pas de différence fondamentale entre la science et l'attitude rationnelle dans la vie courante: «Celle-là n'est que la prolongation et le raffinement de celle-ci.»

Pour avoir oublié cette simple vérité, certains auteurs ont écrit bien des bêtises.

À NOËL, SOYEZ LIVRES AVEC

LANCTÔT
ÉDITEURLise Demers
DOUBLES VIESPaul Rousseau
HAINE-MOI!Dany Laferrière
LE CHARME DES
APRÈS-MIDI SANS FINClaude Jasmin
L'HOMME
DE GERMAINEGaston Laurion
LES LAIS DE MARIE
DE FRANCEDonald Guay
LA CONQUÊTE DU SPORTRobert Lahaise
LIBÉRALISME
SANS LIBERTÉGeorges Dor
TA MÈ TU LÀ?
(Ta mère est-elle là?)Raymond Lévesque
L'ESPOIR N'EST PAS UN NUAGE
QUI DESCEND DU CIELJean-Sébastien Larouche
LE PAWN SHOP
DE L'ENFERPAUL BUISSONNEAU
OU LA VIGOUREUSE IMPATIENCE

UNE GRANDE BIOGRAPHIE POUR UN GRAND CRÉATEUR

écrite par JEAN-MARIE BIOTEAU et OLIVIER LASSER

L'histoire palpitante de celui qui chanta aux côtés des Compagnons de la chanson et d'Édith Piaf, qui enchantait des milliers d'enfants avec La Roulotte et le personnage de Pico, qui initia des centaines de comédiens et d'artisans du théâtre, qui fonda le théâtre de Quat'Sous et transforma nos pratiques théâtrales, etc.